

MAMMY, MOI ET LES AUTRES

PAR
YVONNE BRÉMAUD



1fr.50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS, XVI^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. **16 pages dont 4 en couleurs.**

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. **16 pages dont 4 en couleurs.**

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucille et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nudia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Malindroz*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitabile*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herstic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'emportait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore* — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JEGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIERE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Dentise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *À la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Dégoutement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÈ : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyrano*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Patriote*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *Le Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nyssette*.
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylola*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Yvonne BRÉMAUD

Mammy,
Moi et les Autres



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Almond
Moi et les autres



Mammy, Moi et les Autres

I

Un dimanche de novembre gris et froid. Un ciel hargneux. Bruine ou brouillard? De l'ennui sûrement. Tout s'annonce assommant et je voudrais bien me rendormir, si les bruits domestiques, manifestement hostiles, ne s'accroissent jusqu'au vacarme.

S'habiller...

Assis sur le lit, je vois, dans la glace, ma crière romantique. Zut!... plus de gomme argentine... et pas de sous pour en acheter. Mammy, Suzy et Liette sont unanimes à m'en refuser dès qu'il s'agit d'accessoires de toilette.

— Un homme n'a pas besoin de ça! disent-elles.

Ainsi, que d'histoires y a-t-il eu pour un rasoir mécanique, depuis longtemps indispensable. Oui ! In-dis-pen-sable !...

On frappe.

— Pim ?

— Quoi ?

— Voici l'eau chaude pour ta barbe...

— Merci, merci...

C'est Suzy. Bien aimable, ce matin. Je l'entends pouffer derrière la porte.

— Pim ?

— Quoi encore ?

— L'as-tu reçue ?

— Quoi ?

— Est-elle arrivée ?

— Qui ?

— Ta barbe ?

Et de rire. Petite futée, va ! Comme si j'y tenais, à avoir une barbe de sapeur ! Et à dix-sept ans encore !

Il faut se lever quand même. Je pose sans hâte les pieds sur la carpeite et les refourre sous les draps. Il fait vraiment froid. Encore cinq minutes. C'est dans le programme dominical. On est bien dans le lit.

Et puis ?... Petit déjeuner, quelques télépho-nages aux camarades — ce vieux Jean !... — douche, barbe..., je le sens bien, pardi ! que le menton est râpeux... ; attentive lecture des quotidiens, un peu de piano, déjeuner... et après ?

Travailler ? Hum !... Pas drôle !...

Enfin, si vraiment il n'y a pas moyen de faire autrement.

Je suis un cancre. Il paraît que les professeurs sont d'accord là-dessus. Possible. Mais je me flatte d'être intelligent. D'abord, je me méfie des livres de classe. Ils sont tendancieux.

Je suis wagnérien, je fais de la boxe et de l'escrime. Du footing aussi, mais sans joie, pour gagner mes cigarettes sur les frais de transport.

Les femmes?... Jean s'amuse à me taquiner à ce sujet. Pas intéressant, ou pas encore... Les femmes, il paraît que c'est très difficile à comprendre, d'après les romans. En tout cas, c'est joli à regarder... quand c'est joli.

Est-ce que je les aime?...

On tombe amoureux, dit-on. C'est étrange. Suzy m'a même affirmé que les Anglais disent : tomber en amour. Eh bien ! je n'y suis pas tombé et n'en ai encore aucune envie. Ça ne me dit rien. Plus tard, sans doute.

Sur ma table de travail, en pièces de vingt sous, de dix sous et de cinq sous, exactement trois francs vingt-cinq. C'est bien mince... Il va falloir que je demande dix francs à Mammy, tout à l'heure. Pour le coup, mes sœurs lui diront encore qu'elle a l'air emprunté. Elles ne m'aident en rien, ces deux gazelles.

Mammy ? Elle entre en coup de vent dans ma chambre, s'assied sur mon lit et finit d'ébouriffer mes crins :

— Sais-tu l'heure qu'il est ?

— Je ne veux pas le savoir.

— Il est dix heures. Dépêche-toi, le thé attend.

— M'man?

— Quoi?

— Dis, veux-tu mettre une jolie robe d'intérieur? J'aime pas quand tu es dans cette grosse laine rose qui n'est pas... qui ne te va pas...

— Mais elle me tient chaud!

— Possible, mais les femmes doivent être jolies!

— Les femmes?... Que sais-tu des femmes, toi?

— Ce que tu m'en dis.

— Allons, lève-toi, je vais te préparer des tartines.

— Avec beaucoup de beurre!

— Gourmand.

— M'man, un petit œuf à la coque.

— Il est trop tard, tu n'aurais pas faim à déjeuner.

— Si, j'aurai faim... Mammy, petite Mammy, un petit n'œuf..., un petit n'œuf.

— Dépêche-toi.

Je passe, sur mon pyjama, une robe de chambre fort étriquée. L'habile couturière qui l'a coupée, chez nous, ne pouvait guère prévoir qu'en moins d'un an j'aurais grandi de vingt-cinq centimètres et grossi en conséquence. Me voici au sein de la famille.

Salle à manger. Feu de boulets, bouilloire de

cuivre. Arôme de thé. Il fait chaud. C'est bon.

— Bonjour...

C'est à mes sœurs que cela s'adresse.

— ...Jour, ...jour...

Baisers vagues qui tombent au hasard sur un front, dans des cheveux, sur une joue qui se dérobe.

— Ben, vous êtes aimables !

— Possible, mais on n'est pas en retard.

Je me tais. Pour se disputer, la semaine suffit. Je fais des mouillettes sans paraître voir les trois femmes qui me regardent.

Elles sont jolies, élégantes, fines, et me font honneur quand je sors avec elles. Si j'avais à écrire sur l'affection d'un fils pour sa mère, je dirais d'abord que nous aimons notre mère en raison de l'admiration qu'elle inspire. Si j'avais en une mère laide, désagréable ou mal attifée, et cependant douée de toutes les vertus, je l'aurais sans doute aimée, mais aimée un peu à cause de cela, et autrement que je n'aime Mammy.

Ainsi quand elle est bien coiffée, a une jolie robe, que ses yeux malicieux brillent dans le visage à peine poudré, je l'aime mieux que, parfois, le matin, quand elle est encore défrisée et qu'elle a besoin de sa houppette. Voilà, c'est ainsi, mais maman dit que je suis un petit sot et m'embrasse.

J'aime Mammy parce que la vie sans elle me serait, il me semble, bien difficile et, en

tout cas, beaucoup moins agréable. La tendresse qu'elle a pour moi, le feu qu'elle-même veut allumer dans ma chambre quand il fait froid, le thé qu'elle me prépare de ses propres mains, nos sorties du soir, les petits voyages que nous faisons ensemble, la préférence qu'elle me témoigne — elle dit que non, mais je la devine... — tout cela est bien doux.

Je ne me demande pas si c'est de l'égoïsme. Mes sœurs sont catégoriques là-dessus ; mais, moi, je ne crois pas. Si c'était de l'égoïsme, Mammy en serait peiné. Au contraire, elle aime que je l'aime comme je l'aime. C'est donc autre chose. Voilà : elle sent combien je tiens à elle, combien elle m'est précieuse. Et cela lui fait plus de plaisir que le plus admirable amour filial.

Un de ses amis me dit parfois :

— Pense à tout ce que ta mère a fait pour toi ! Tu dois lui en être reconnaissant.

Je fais mieux que de lui en être reconnaissant : je l'aime davantage ! Elle fait pour moi des choses dont l'ancêtre ci-dessus ne se doute pas, dont il la blâmerait peut-être. Tiens ! Je n'ai pas oublié, j'en ris encore tout seul, une lettre rudement bien tapée qu'elle envoya certain jour à un de mes professeurs qui ne m'appréciait guère et m'avait collé injustement. Maintenant que j'y pense, ce n'était pas aussi injustement que je le dis. Mais alors je le croyais, et Mammy l'a cru aussi. Oh ! c'était très bien, cette lettre,

et, tout en ayant peut-être raison, le prof a dû en rester pantois. Il n'y a pas répondu, c'est vrai, mais il s'est humanisé par la suite.

Il y a quelque temps, assis sur ses genoux, je lui ai demandé :

— M'man, raconte-moi comment je suis né.

La voix riieuse, elle commence :

— Eh bien, voilà : C'était le 31 décembre, et, ce soir-là, j'avais joué une sonate de Mozart avec ton père. Moi au piano et ton père au violon. Pas très violoniste, ton père..., mais il n'en savait rien. Il jouait de toute son âme, et c'est pourquoi, peut-être, il n'allait jamais en mesure. Je me suis couchée à minuit, et, comme, dans la petite ville que nous habitions alors, il est d'usage de sonner les cloches pour la nouvelle année, j'avais écouté de mon lit, bien enveloppée, la fenêtre ouverte sur le paysage de neige, l'annonce de ce 1914 qui devait apporter tant de maux, mais qui, à ce moment-là, devait me rendre bien heureuse. A deux heures du matin, j'appelai ton père, qui téléphona au docteur et à la garde. Le réveillon occupait très sérieusement ces graves personnes, qui arrivèrent, sans se presser, tout juste dix minutes avant ta naissance.

— Tu as été contente, dis, quand papa t'a annoncé que c'était un garçon ?

— Oui, horreur, un gros garçon qui se mit tout de suite à sucer son pouce, un gros père tranquille qui ne pleurait jamais.

— La première fois que je t'ai vu, ajoute Suzy, le regard moqueur, tu étais empaqueté dans un torchon de cuisine, on t'avait oublié sur le lit de la chambre d'amis. Tu n'étais pas beau.

— Dans un torchon ! s'écrie maman. Oublié ! Ah ça ! tu rêves, et tes cinq ans ont eu la berlue.

Suzy s'entête et jure sur la foi de ses aïeux que ma première toilette fut un torchon de cuisine. Elle paraît, d'ailleurs, se complaire à mes débuts inglorieux dans le monde. Je lui rappelle, austère, que Jésus n'eut que de la paille. Elle riposte qu'à Bethléem ce n'était pas l'âne qui était dans le berceau. Je ne vois pas le rapport, mais passons.

— Et puis après, maman ?

— Et puis après, ce premier janvier, alors que ton père assistait au grand déjeuner de famille et que tout le monde buvait du champagne en ton honneur, je restai toute seule avec mon petit enfant, qui serrait bien fort un de mes doigts dans sa menotte rose. Dans l'après-midi, ma belle-famille défila pour voir l'enfant et... on félicita ton père...

Oh ! l'ironie maternelle à ces derniers mots ! Mammy continue, imperturbable :

— Ah ! et puis ton grand-père lui fit un beau cadeau.

— A qui ?

— Mais à ton père, mon chéri ! C'est ainsi que, dans certaines familles, on réserve à

l'accouchée un rôle plutôt effacé. Qu'il lui suffise d'avoir eu l'honneur de donner un rejeton mâle ! Ce jour-là, devant tous ces grotesques, je me jurai d'être pour ta femme une bien autre belle-mère. Une belle-mère non pareille !

Bon ! Mammy et mes sœurs ont la manie d'évoquer bien souvent, trop souvent, la femme inconnue et hypothétique dont je serai l'époux. L'époux heureux, assure Suzy, dont la voix se charge de mystérieux sous-entendus.

— Quand tu seras marié..., dit Mammy, comme si elle énonçait : le 15 janvier, c'est le terme.

Mes sœurs renchérissent :

— Ta femme, je la plains, la pauvre !

Ou encore :

— Ce qui me console d'être ta sœur, c'est que je ne risque pas de devenir ta femme.

Il en faut de la patience, quand on a affaire à deux péronnelles !

— Suzy, passe-moi le beurre.

— Il faut tout te mettre à portée de la bouche.

— Je n'ai pas un bras de deux mètres de long.

— Non, t'as un poil beaucoup plus long dans chaque main.

Liette se borne en silence à m'effleurer d'un regard désapprobateur, mais glacial. Liette est la distinction même. Hauteur, méditation et dé-

dain. Elle aime les lectures difficiles, a un invouable penchant pour Sénèque et jongle avec aphorismes et apophtegmes, aussi abstrus et péremptaires que des équations.

— Liette?

— Que veux-tu?

— Tu fais en ce moment la moue de la marchande de journaux du coin quand on lui demande un journal à deux sous...

— Idiot.

— Celui de Dostoïewski?

— Tu l'as pas lu.

— Toi non plus. C'est pas ton rayon. Et le *Banquet*, dis, l'as-tu digéré?

Hier, Liette, un *Platon* à la main, avait en effet bien mauvaise mine.

— Tu te crois fin, peut-être?...

— Oui, j'ai l'esprit fin et délié. C'est notoire.

— Tu ferais mieux d'aller t'habiller et de nous faire quelques petites commissions?

— Le dimanche matin? Jamais! Je ne veux pas passer devant Saint-Ferdinand une baguette de pain sous le bras et un sac de pommes qui rouleraient sans doute sur le trottoir s'il m'arrivait d'avoir à saluer quelqu'un. Il n'y a donc plus de bonne?

Maman lève les yeux au plafond et soupire.

— Elle ne peut pas tout faire, elle en fait donc le moins possible. Mon petit Pim, tu seras bien gentil : tiens, tu mettras ces lettres à la poste, tu achèteras un gâteau pour le dessert,

tu le choisiras à ton goût, grand gourmand, et puis... et puis...

Mammy m'a passé un bras autour du cou et, insinuante, énumère une série d'achats qui, tous, gâteau à part, sont parfaitement dénués d'urgence.

Ce que j'ai grandi ! Maman m'arrive juste à l'épaule.

— Bon ! je vais m'habiller, et si j'ai le temps avant le déjeuner, nous verrons.

Mais voilà, quoique mon bon vouloir soit hors de cause, je n'ai pas eu le temps de faire tant de courses embêtantes et j'ai pu tout juste acheter une tarte aux ananas !

Suzy et Liette ont fait le reste. Elles me jettent de bien torves regards, mais je plonge dans la lecture. Des mots sans douceur continuent à commenter ma fainéantise. J'ouvre alors la T. S. F. et le grand air de *Madame Butterfly* noie les acides remontrances.

Sonnerie du téléphone... C'est pour moi. Le dimanche matin, d'office, le téléphone m'est réservé, à seule fin que les camarades et moi puissions, sans vaines attentes, nous consulter quant à l'emploi serré et judicieux de l'après-midi. Le débat est rapide, car tout dépend des paternelles largesses dominicales et, en moindre mesure, des disponibilités accumulées le long de la semaine, grâce aux plus retorses diplomaties.

— C'est toi, vieux?... Pas le rond?!... Moi non plus!... Impossible d'aller à Marivaux?...

Tant pis, on ira rigoler au Louvre, hein, ça va?... Goûter chez toi? Bon. A tout à l'heure.

— Mammy, j'irai chez Jean, cet après-midi.

— Sois exact pour le dîner.

— Oui, maman.

On déjeune et, le café avalé, je me prépare à filer. Mammy me sourit et me souhaite de bien m'amuser, mais mes sœurs ne désarment pas, Liette surtout, à qui le kilo de pommes de terre, que j'avais oublié d'acheter, est resté sur le cœur. Ça et le *Banquet* de son Platon, ça doit faire lourd. Elle me tourne le dos. Suzy me repousse :

— Va ! va ! Au moins on aura la paix...

II

Me voici donc au début de mes souvenirs d'enfance et de jeunesse. Fallait-il les laisser mûrir pendant cinquante ans pour qu'ils eussent la belle fraîcheur des autobiographies savamment reconstituées?

Je n'ai, quant à moi, aucune raison d'attendre. Je n'ai rien de transcendant à transmettre à la postérité, et ce que je m'amuserai à écrire, c'est pour moi et un peu aussi pour Mammy, qui me

lira quand ses cheveux seront blancs. J'écirai sur la première feuille :

*Pour Mammy qui a toujours vingt ans
Mes souvenirs*

Je me vois dans une villa immense et qui, revue l'été dernier, m'a paru d'assez modestes proportions, trotinant dans une allée semée de petits graviers, ombragée par de beaux noyers. Je me rappelle ensuite ma place préférée, à la maison, sous le piano à queue qui frémit d'ondes sonores. Matin et après-midi, Mammy travaille à son *Erard*. Vautré, silencieux, ravi, je me sens engourdi de plaisir. Parfois, inquiète de ma longue tranquillité, Mammy se baisse, me tire par les jambes, me met debout.

— Tu n'as pas mal à la tête? Tu es fou, Pim de mon cœur, de rester là-dessous, drôle de petit bonhomme !

Puis, souriante :

— Qu'est-ce que j'ai joué?

Gravement, sans me tromper, je répons : « *La Cathédrale engloutie, Jeux d'eau* », ou : « T'as pas encore joué ça. » Mammy me regarde, stupéfaite, orgueilleuse, alarmée. A quatre ans, reconnaître Debussy et Ravel annonçait la fulgurante éclosion d'un génie musical. Et les génies se doivent d'être malheureux. J'ai dix-sept ans, mais je ne suis encore tout à fait sûr des tons ni même des notes. Wagnérien passionné, je tâtonne de mon mieux pour mon plaisir, en dé-

pit des véhémentes protestations familiales, mais j'ai définitivement déçu les espérances maternelles. Les craintes aussi, puisque je me porte fort bien et ne ressens aucune particulière disposition pour le malheur.

Parmi les visages affectueux ou indifférents qui se sont inclinés vers le mien en ces heures confuses, je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir celui de ma mère qui, un jour, ne m'apparut qu'un instant, blanc et comme tordu. Mon père, dont je ne puis retrouver aucune image au milieu de tant d'autres, venait de mourir. Une auto m'emmène, tout gai, chez marraine, Anglaise jolie et parfumée, à la peau satinée, aux beaux bijoux. Au soir, fatigué de jeux et écoeuré de bonbons, je demande ma mère, je l'appelle en pleurant, je la veux, mais elle ne vient pas et je m'endors en sanglotant.

Plus tard, ce sont les échos de conversations familiales, les figures revêches et renfrognées de mes tantes paternelles et le petit visage de maman à nouveau bouleversé, puis indigné, méprisant. La voix si douce s'est glacée, le regard rieur n'exprime que dédain. Enfin, un geste inattendu, irrésistible, chasse je ne sais quelles harpies fureteuses et rapaces.

Quelques jours, quelques mois peut-être de clair-obscur, et on quitte la petite ville où maman pleurait pour une cité blanche et propre sous le ciel bleu. Il y a un grand lac, des montagnes boisées et, très loin, la neige des Alpes.

C'est là que je sors de l'état neutre pour devenir un petit garçon, c'est là que je commence à m'éveiller, c'est-à-dire à fréquenter de nombreuses écoles et à connaître une foule de professeurs des deux sexes. Je me vois barbouillé d'encre. Encre aux doigts, sur la figure, sur mes culottes, encre partout. Le ciel lui-même m'en paraît noirci.

L'autre soir, au cinéma, alors que, résignés, maman et moi regardions un mauvais film américain, un sous-titre nous tira de notre torpeur : « Aucun répertoire, disait-il, n'aurait suffi à contenir les noms et adresses de toutes les écoles que Billy fréquenta sans y rien apprendre. » Mon bras droit fut pincé vigoureusement par ma mère, qui voulait ainsi me rappeler l'étroite parenté qui m'unissait à cet élève d'outre-Atlantique.

Ecoles libres et de l'Etat, collèges, pensions, leçons particulières, cours de vacances, je crois avoir tout connu, bon dernier souvent, mais avec simplicité, sans vanité ni honte.

Le plus précis, le pire souvenir date pourtant de l'école enfantine où, au milieu d'autres bonshommes, dans une chambre trop petite, sous les regards découragés d'une jeune fille pâle, aux bandeaux plats, je voudrais pleurer, incapable de maîtriser mon désir d'être ailleurs. J'ai des fourmis dans les jambes, dans les mains, j'ai mal à la tête, envie de dormir, j'ai faim, je m'ennuie, je m'ennuie désespérément !

Les récréations y étaient aussi mornes que la classe. Les chants de Dalcroze, gnangnans, la ronde idiote finissent de m'exaspérer. Les filles y ajoutent parce qu'elles sont bêtes, parce qu'elles glapissent, parce qu'elles ont des rubans dans les cheveux, parce qu'elles ont des nattes en cordon de sonnette, parce qu'elles rient ou font des petites manières. Horripilé par ces bouts de femmes qui veulent jouer à la maman, tripotent mes cheveux, froissent mon col marin et me poissent de baisers au caramel, je deviens rustre et un jour je tombe à bras raccourcis sur deux sœurs dont je ne puis souffrir le visage rond et bête.

On me ramène à la maison, on me peint en énergumène à ma mère qui, sceptique, paraît avoir beaucoup de peine à prendre au tragique le puéril incident. Mais la messagère de la directrice, insinuante et embarrassée, suggère à Mammy de trouver d'autres fontaines où je puisse étancher ma soif de savoir, car la mère des deux fillettes menace de les retirer si elles doivent être encore exposées aux furieux coups de poing d'un petit barbare..., et les mignonnes sont les propres filles d'un gros personnage.

— Grand nigaud, commenta Mammy, si tu avais frappé la fille d'un concierge on t'aurait peut-être gardé. Il est vrai qu'alors je t'aurais puni !

Ainsi j'ai commencé à entrevoir les hiérarchies sociales et à détester les cahiers de classe,

les bancs polis par nos fonds de culotte et les pupitres maculés.

En cet âge larvaire, mes relations avec mes sœurs se bornent à l'instante objurcation de me laisser tranquille, de ne pas toucher à mon éléphant, de ne pas me contraindre à me laver les mains. En revanche, je veux bien jouer à la poupée avec Liette, m'intéresser à son petit ménage et manger toutes les pastilles de chocolat dont elle remplit une microscopique marmite.

Mes sœurs et moi, nous occupons une même chambre dont l'unique fenêtre donne sur un jardin si petit que Mammy prétend qu'on y peut tout juste faire un tour... sur soi-même. Il contient, quand même, deux bancs rustiques et la table sur laquelle, chaque jour, j'oublie un jouet.

Mammy nous racontait que Dumas avait habité une villa dont le jardin était aussi minuscule que le nôtre ; il disait à son fils : « Alexandre, ouvre donc les fenêtres pour donner de l'air au jardin ! »

C'est peut-être à cette même fin qu'on avait fait une si grande fenêtre à notre chambre. Des jasmins y grimpaient dont, en juin, les minces branches s'insinuent et sont tranchées par le store. Je ramasse les corolles blanches et parfumées, que j'apporte à Mammy pour qu'elle les place dans l'eau d'une soucoupe tout près d'elle. Dans la journée, notre chambre claire est la plus accueillante, mais, dès que les ombres s'y glis-

sent, je ne suis plus rassuré et je cherche asile à la cuisine auprès de Marie, que j'appelle Choupette, on n'a jamais su pourquoi.

Installé sur une chaise rapprochée de la table, je la regarde peler des pommes de terre. Ce ruban gris, terreux, qui file rapide, se détache en spirale, m'amuse.

— Dis, Choupette, tu vas les faire comment ?

— En purée, mon Nono, que tu mangeras après ton bain.

C'est en effet avant dîner que l'on me débarbouille à fond. C'est prudent et toujours opportun.

— Je ne veux pas prendre mon bain maintenant.

Jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai pu dire : maintenant.

— Main...nant, je veux aller chez maman !

— Tu vas la déranger.

— Les petits garçons dérangent pas leur maman.

Vite, par le couloir déjà obscur et redoutable, je me faufile dans la petite chambre.

Main...nant, et depuis, Mammy ne quitte guère son bureau. Voici onze ans que, soir et matin, rentrant tôt ou tard, mon invariable première question : « Où est maman ? » reçoit identique réponse : « Dans sa chambre. Elle travaille. »

En robe d'intérieur, ses beaux cheveux blonds retenus par un large velours noir, mode de 1919,

Mammy écrit. Je l'ai toujours vue écrire, je la verrai toujours écrire. La plume parcourt vivement les feuillets blancs ou les cahiers. Il y a des paquets d'enveloppes de différentes tailles sur lesquelles l'écriture menue inscrit titres de journaux et de revues... C'est qu'il y a quelque chose de changé. Mammy n'écrit plus seulement pour son plaisir, mais parce qu'il le faut.

L'article, la nouvelle, le roman, les épreuves à corriger, voilà pourquoi Mammy n'arrête guère son griffonnage. C'est de l'encre pour elle aussi, mais son encre à elle ne déteint pas sur mon ciel. C'est pour que notre ciel soit plus bleu que maman noircit tant de papier.

Mammy entend la porte s'ouvrir, elle s'arrête, pose la plume, m'ouvre les bras. Je grimpe sur ses genoux et je joue à friser ses cheveux :

— Mammy, si je suis sage dans mon bain, je pourrai venir ce soir dans le petit coin ?

Le petit coin est tout bonnement l'angle formé par le divan-lit garni de coussins et le bureau. Quand je ne peux m'endormir parce que dans la maison trop silencieuse quelque chose craque ou parce que Suzy et Liette ronflotent, je prends mon éléphant Tommy et, doucement, en pyjama, je viens demander hospitalité à celle qui ne me renvoie jamais.

— Mammy, je peux venir dans le petit coin ?

— L'horreur de petit Pim qui ne dort pas ! Allons, vite, couche-toi et ferme les yeux.

Il est neuf heures, peut-être dix. Le divan est

prêt pour la nuit. Tout heureux, je glisse entre les draps, je repousse la bouillotte trop chaude encore et je m'extasie de la lumière rose qui éclaire à peine la chambrette bleue et très bien la main qui écrit. Le petit grattement de la plume est vif, rapide.

— Tu écris des histoires pour les enfants?

— Oui, Pim, je te les lirai demain, mais dors.

Je m'efforce, au contraire, de ne pas m'endormir, tant je suis bien. Je rêve de toujours rester tout petit. Jamais je n'ai eu la hantise de grandir vite et, à six ans, j'ai déjà l'obscur regret de l'heure qui fuit.

Avant le dîner, le petit coin offre encore à ma paresse son entassement de coussins aux tissus différents, aux chaudes couleurs. D'une main méfiante, j'écarte les velours qui m'agacent et j'amoncelle autour de moi satin et soie. Infatigable, la petite plume avance, hésite, reprend sa course. Enfin, Mammy lève la tête, soupire, se redresse, s'étire et plaisamment me consulte :

— Que penserais-tu, Pim, si je fumais une petite cigarette? Je l'ai bien méritée!

J'accorde, d'enthousiasme, ce délassement auquel je prétends, en vain, participer.

Un petit nuage de fumée et Mammy murmure pour elle-même :

— Je viens de faire la description de coûteuses fourrures et de robes étincelantes... J'aimerais pouvoir m'acheter une petite étoffe noire et blanche...

— Pas noire, dis, Mammy?

Pour ne pas nous attrister, et par goût de la mesure, Mammy ne nous a jamais imposé la vue de ces crêpes surabondants qui, d'une femme trop lourdement caparaçonnée de deuil, font dire plaisamment qu'elle « enterre profond ».

Mammy n'a pas le temps de me rassurer, Marie vient et m'enlève. Le bain est prêt, la tragédie commence.

Je récrimine contre la brosse énergique qui frotte mes jambes ; l'eau est trop froide ou trop chaude, le savon me pique les yeux, bref, je deviens insupportable et Marie se venge en débitant une litanie de reproches contre le sexe auquel j'appartiens.

Ainsi, je n'ignore pas, à six ans, que, comme tous les hommes, « je ne vaux pas les quatre fers d'une mule, que je suis égoïste comme mes pareils, « tout pour moi, rien pour les autres », et que quand on m'a rendu service : Adieu, j't'ai vu ». Tout ce que je dis renferme d'ailleurs la quintessence de l'iniquité masculine !

— Ah ! tu es bien un homme, toi !

Mais, si je me plains d'avoir mal à la gorge ou mal à la tête, Choupette s'indigne :

— Tu n'es donc pas un homme ?

Mes sœurs font chorus, mais Choupette, elles et Mammy s'empressent autour de moi et il fait bon alors d'avoir mal.

Un jour enfin, qui dut être un grand jour en dépit de mes pleurs, Paris nous attira.

Petit logis embaumé de roses rouges et de jasmins, jardin lilliputien où j'ensevelis les fleurs fanées parce que je les ai aimées et veux leur épargner toute souillure ; escalier de sept marches qui mène au salon glacial en hiver, si frais l'été, chambre aux trois lits, cuisine sombre où brillaient les cuivres, c'est là que j'ai commencé à vivre, c'est là que je voudrais revenir si le bureau de Mammy et mon éléphant gris, dieux lares de mon enfance, ne nous avaient suivis en une nouvelle demeure où Choupette, avant toute autre chose, avait reconstitué le petit coin.

III

Feutre clair incliné au degré voulu, badine à la main, je me hâte, par les Champs-Élysées, vers le rendez-vous donné tout à l'heure par mon ami Jean Malley, cour du Louvre, pavillon Henri-IV. Ce vieux Jean ! Ah ! quels beaux chahuts on a faits ensemble. Celui qui, arrivé à l'âge mûr, ne peut évoquer avec un ami de sa génération des fous rires qui vous font ren-

voyer de la classe a ignoré une des rares joies de l'existence scolaire. A ce point de vue, Jean et moi n'avons rien à nous reprocher. D'un commun accord, pendant les quelques années passées ensemble dans cette vieille école de la rue d'Assas, notre fertile imagination nous a fourni de quoi nous récréer jour après jour, gerbe de souvenirs que nos familles gardent pieusement, faits et gestes qui font la joie de nos camarades, mais éveillent le juste ressentiment de nos professeurs.

Cette école, illustrée par Pierre Louys et par Gide, familiale et patriotique, je ne crois pas qu'elle aura plus tard une quelconque raison de s'enorgueillir des vitres cassées par les élèves Malley et Chasseral, mais voudra-t-elle quand même nous pardonner si, trop souvent, nous lui avons préféré les trottoirs et les gratuites attractions de la ville?

Mornes classes d'allemand ou d'anglais, gymnastique pour bons vieillards, soporifique calcul, et là, à quelques mètres, la rue provinciale, si rive-gauche, secouée par les autobus! S'il fait beau, comment résister?

Nous nous faisons signe. L'un après l'autre nous voilà dans le couloir, puis dans la cour. Modestes et effacés, nous évitons d'attirer l'attention du concierge, nous passons le seuil, l'air désinvolte, et nous voilà libres! *Presto, prestissimo*, en deux minutes, nous voici sur un banc du Luxembourg.

En été, le vieux jardin suffit à notre fringale de liberté, mais, s'il vient à pleuvoir, s'il fait froid, nous continuons notre route, curieux de tout, nez au vent, mains en poches, nous variations l'itinéraire et les plaisirs, mais très souvent nous nous rendons au Palais de Justice. En quelques incursions, nous savons nous diriger dans ce dédale comme les vieux plaideurs. La galerie Marchande, la galerie Saint-Louis, les différentes chambres nous deviennent familières. Nous apprenons rapidement à connaître les gloires du barreau, les lumières du Forum..., mais nous leur devons aussi que nos équipées aient été découvertes.

Un soir, Mammy parlait avec un ami d'un procès et d'un illustre maître qui y plaidait.

— Il est épatant ! dis-je naïvement mais très assuré.

Stupeur générale, rougeur irrépressible du délinquant, qui doit avouer sur-le-champ quelles raisons lui font proclamer une si résolue admiration.

— Parce que la porte est toujours ouverte.

Ce n'est pas bien clair et, tel un criminel, je dois subir l'interrogatoire serré d'un juge d'instruction qui, pour porter robe décolletée, n'en fut pas moins sévère.

Avait-on jamais vu ça ? Faire l'école buissonnière pour hanter les tribunaux ! Pourquoi pas la Correctionnelle ?

Je n'ose avouer que, précisément, les séances correctionnelles sont des plus captivantes.

— Si cela lui donnait envie de travailler pour devenir avocat, continue Mammy, je dirais : bon sang ne peut mentir. Il y a eu tant d'avocats dans la famille ! Mais toutes ses notes sont déplorables ! et puis... il aurait pu se faire écraser en galopant à travers Paris !

A cette pensée, Mammy, en dépit de ses yeux qui, à l'instant, voulaient me foudroyer, m'attire à elle et m'embrasse. Sans m'en douter, j'ai donc échappé à de bien grands dangers ? J'ai quelque raison de croire que, le lendemain, Mammy fut infiniment plus sévère pour les autorités responsables qui laissaient porte ouverte aux oisillons confiés à leurs soins éducatifs et tutélaires.

* * *

Voici Jean !

— Bonjour, vieux, quel air sombre ! Qu'y a-t-il ?

Malley esquisse un geste rageur.

— Tu aimes qu'on te parle d'avenir, toi ? Moi pas ! Tu vois ça d'ici, l'oncle Emile et la tante Ernestine ? Tu les entends : « Eh bien ! mon cher Jean, tes professeurs sont-ils contents de toi ? Donnes-tu satisfaction à tes chers parents ? As-tu enfin choisi la carrière à laquelle tu te destines ? »

A mon tour je reprends :

— Et le cousin-colonel qui vous tâte les biceps

comme un *manager* de boxeurs et qui claironne : « Ah ! mon gaillard ! quand tu seras à la caserne, plus de gâteries, plus de dandysme ! Ah ! ah ! ramasser du fumier dans l'écurie, voilà qui vous fait un homme ! » Et la cousine Sophie : « La vie devient de plus en plus dure, chéri, ta maman et tes sœurs comptent sur toi, toi qui seras le chef de famille. » Oh ! là ! là ! sont-ils donc exaspérants avec leurs éternelles rengaines, les positions à conquérir !...

— ... Le futur si sombre...

— ... Le monde qui court aux abîmes !

— ... La lutte pour la vie !

Allons, je vois que, Jean et moi, nous bénéficions de la même guimauve et du même vinaigre.

Chez nous, cependant, Mammy est mon alliée lorsque le colonel me souhaite, à la caserne, un bon balai au poing.

— Pour le moment, dit-elle, on ne lui demande qu'une chose, à ce grand garçon-là, c'est de ne pas se faire recalcr à l'examen de fin d'année. Pour le reste, chaque jour apporte sa peine, n'est-ce pas, colonel ?

Le colonel s'incline :

— Chère amie, faites attention, vous êtes beaucoup trop indulgente. Vous n'ignorez point que les fils de veuve trop gâtés deviennent généralement efféminés et tournent mal, presque toujours, parce qu'il leur a manqué la ferme poigne paternelle.

Il est réjouissant, l'homme d'armes, avec son : « presque toujours ».

Maman, piquée :

— J'ai connu aussi des jeunes gens qui, rebutés par la sévérité maladroite de pères incapables de comprendre leurs véritables natures, ont été loin de donner ce que l'on était en droit d'espérer.

Enfin, oublions, pour l'instant, l'avenir.

Aujourd'hui, le but choisi est la Conciergerie.

C'est peut-être la dixième fois que nous allons pieusement revoir le cachot de Marie-Antoinette. Cette jolie et malheureuse reine est notre premier amour, un amour attendri, sans jalousie, puisque nous voudrions que tous nos camarades partagent notre culte. Notre prosélytisme est sans défaillance. Nous avons lu Lenôtre, Maugras, Lucas Dubreton, d'autres encore, et nous faisons honte à ceux qui n'ont pas encore franchi la grille historique, ceux qui ignorent ou n'ont pas encore vécu par l'imagination cette abominable époque de la Terreur. Sans nous le dire — nous avons la pudeur de nos émotions, — Jean et moi, nous avons, chaque fois, la gorge serrée à la vue de l'infâme cachot et nous nous répétons tout bas, par cœur, la dernière lettre de Marie-Antoinette à M^{me} Elisabeth.

Les romans nous paraissent plus ou moins fades à côté de l'Histoire. Après les récits historiques, nous faisons place aux voyages. Forts

tous deux en géographie, la définition du Français qui l'ignore n'est pas pour nous. Pour mon compte, je verrais le paradis de cette façon : une plage sous le grand soleil de la Méditerranée et beaucoup de beaux livres. Une ou deux fois par an, un beau voyage. Pas de visites, pas de réceptions.

A la maison, avec maman et mes sœurs, je ne m'ennuie jamais ; mais, quand on me traîne chez *les gens* ou quand on vient nous voir, je me morfonds. Chez les autres, on a fini par me juger timide, bête peut-être ; chez nous, je ne puis que fuir le salon et me réfugier dans ma chambre. Là, j'ouvre la T. S. F., je fume des cigarettes, je lis le dernier bouquin, cadeau de Liette : je suis heureux.

IV

Midi et quart. J'arrive affamé de l'école, un peu inquiet, comme chaque jour, du couvert qui n'est pas encore mis et d'entendre Suzy ou Liette déplorer, à la cantonade, ce que Marie a oublié d'acheter... C'est ceci ou cela, mais il est de règle, pour me taquiner, qu'il y ait quel-

que chose d'oublié à l'heure du déjeuner. Désabusé, je me contente de faire retentir l'appartement de ma voix la plus encourageante et cordiale :

— A table ! à table ! Qu'y a-t-il pour déjeuner ?

Liette ne manque pas d'indiquer tel plat qu'elle sait pertinemment me déplaire, tête de veau, endives ou riz au lait, etc. Il y a beaucoup de *cæteras*. Mais, en général, ce n'est pas vrai, on sert autre chose qui me plaît. Aussi je garde ma sérénité.

Aujourd'hui, Liette paraît s'amuser. Souriante, elle m'indique la chambre de Mammy :

— Va voir.

Mammy est entourée d'atlas, de dictionnaires, de *Baedeckers*, de *Guides Bleus*, de prospectus, de livrets de chemins de fer, de brochures éditées par les bons soins de toutes les compagnies de chemins de fer et de navigation maritime, fluviale ou aérienne.

Je comprends et, sans m'émouvoir, j'embrasse la travailleuse qui, pour mieux suivre les noirs zigzags d'une carte, s'est courageusement enlaidie d'une imposante paire de lunettes.

— Pim, aimerais-tu aller à Krk ? Comment peut-on prononcer trois consonnes ?

Je réprime mal mon hilarité pendant que le doigt maternel indique un point de la côte yougoslave.

— Krk, c'est donc une île ?

Ah ! ah !... nous allons dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes !

— Une île ? Bien sûr, Mammy. Peut-être même qu'elle ressemble, en plus grand, naturellement, à la Sardaigne.

L'intention moqueuse n'échappe pas à Mammy qui, toute à son nouveau rêve, ne s'en formalise point.

L'an dernier, nous vécûmes, en effet, d'étranges jours : l'Italie entière attirait ma mère, mais surtout la Sardaigne, moins courue et moins connue, disait-elle, où il pouvait rester à glaner, même après Grazia Deledda.

Une demi-douzaine de journaux et de périodiques, français et étrangers, avaient accepté d'avance correspondances et photos. Mammy, pendant deux mois, prit des leçons d'italien, relut Grazia Deledda, maîtrisa dix mots en pur sarde et apprit par cœur les départs et les arrivées des paquebots *via* Civita-Vecchia-Golfo Aranci, ou *via* Naples-Cagliari, ainsi que les horaires du chemin de fer Cagliari-Sassari, Sassari-Nuoro et des hydravions Ajaccio-Marseille. La communauté vivait dans une atmosphère sarde et nous n'ignorions plus grand'chose de la cuisine, des coutumes de l'île. Nous avions même appris que la Sardaigne s'appelait jadis Ichnusa, et sa voisine, la Corse, Cynros, ce qui, en une imprévisible occasion, me valut, à l'école, un succès d'estime auquel je n'étais guère accoutumé.

Deux valises étaient presque prêtes, le passeport visé, le portefeuille bourré de lettres de présentation du consulat italien mis à contribution, les mystères du change complètement élucidés... Mais, un jour, ayant par avance épuisé les séductions de la péninsule latine et l'inconnu de l'île farouche, ayant en rêve fait tous les pèlerinages, entendu tous les chants, vu tout et tous, ayant aussi mis en balance dépenses et recettes, Mammy, en toute simplicité, rede-vint Française et Parisienne. Les romans de Grazia Deledda ne traînèrent plus, les grammaires italiennes disparurent dans un tiroir, les brochures multicolores et les cartes dans une armoire, l'armoire des voyages qu'on fera plus tard ou qu'on ne fera jamais.

C'est en général fin janvier que Mammy ébauche le plan d'un grand voyage, et alors nous voyons apparaître livrets et plaquettes aux couvertures enluminées qui louent les cargos du désert et les nouvelles lignes aériennes. Aujourd'hui — c'est inouï comme, en vingt-quatre heures, maman s'est documentée !... — nous voyons vers les six cents îles de la Yougoslavie, dont Krk est la plus importante ; nous allons à Trieste après arrêt à Goritz ; nous donnons des conférences à Belgrade, Zagreb, Sarajevo, Lubliana, Split et Raguse... Mammy sait même que, si avec les Yougoslaves il est juste de prononcer *Split* et *Zagreb*, avec les Italiens il convient de prononcer *Spalato* et *Zagabria*. Elle en

dit la raison, qui nous paraît obscure et assez inquiétante. Un peu goguenard, mais soucieux quand même, je demande :

— Mammy, le quai d'Orsay est prévenu?

— J'y vais cet après-midi.

Mes sœurs et moi, nous nous regardons un peu ébranlés. Ces conférences, ces articles promis aux quotidiens français et aux revues américaines, ce projet-là a donc l'air de tenir debout?

On résiste, on rit. Infatigable, Mammy rame sur le lac de Plitvica, merveilleux, nous assure-t-elle, et entre ces îles de l'Adriatique qu'elle compare à des pierres précieuses, à des émeraudes plus précisément, scintillant dans un soleil qui déjà l'éblouit, puisque d'y penser ses paupières battent. En partageant l'omelette, l'exploratrice me prévient :

— Quand nous serons échoués sur un îlot, vivant, dans une auberge rustique, de poissons, de tomates et de citrons, il ne faudra pas faire le difficile, Pim.

Je me vois lézardant sur une plage, ne comprenant mot, qu'il soit serbe, croate, slovène ou italien. Je goûte au marasquin de Zara, j'erre dans le palais de Dioclétien à Raguse... Quel rêve ! quel rêve !

Mammy poursuit :

— Ecrire un beau livre bien illustré sur la Yougoslavie, n'était-ce point tentant ? Je n'ai pu me procurer que des livres datant de

1912, du temps de la domination autrichienne.

— Il y a évidemment une lacune à combler, persifle Suzy.

— Oui, si les éditeurs veulent bien m'y aider...

Aïe..., un si?... et quel si !

Quelques jours après, une petite lettre bien courte, dix lignes dactylographiées, et la Yougoslavie rejoint la Sardaigne dans l'armoire. Un livre va paraître sur le jeune royaume et c'est un vieil archéologue-historien qui est en train de découvrir ce que Mammy avait découvert. Point affligée, la voyageuse me confie :

— En réfléchissant, mon petit, tout est bien, car, vois-tu, sans te l'avouer, j'avais quelque crainte de m'embarquer pour un pays où il est bien difficile, m'a-t-on dit, de se faire comprendre.

Ah ! rêveuse Mammy, quand partirons-nous, une fois, tous les deux, pour de bon ?

V

Un pâle soleil de février éclaire le studio de Mammy. Liette verse le café, Suzy lit un feuilleton, maman feuillette une revue helvétique.

— Voulez-vous que je vous lise mes deux saynètes avant de les envoyer?

— C'est drôle?

— Je n'en sais rien.

— Vas-y, dit Suzy résignée.

Elle aime lire, mais pas écouter.

— Tu sais, si cela t'ennuie...

Et l'auteur, vexé, fait mine de plier les feuillets.

— Mais non, mais non, petite maman, te fâche pas! Dis-moi seulement que ce n'est pas un machin politique.

— Ce n'est pas un machin politique. C'est vous.

Mouvements divers. Mes sœurs sont très flattées quand maman les met en scène. Elles sont jolies et se voient adorables; elles ne sont pas bêtes, et Mammy leur prête de l'esprit. Personnellement, je n'aime déjà pas que Mammy fasse

revivre mes niaiseries de tout petit garçon, mais, si elle s'avisait d'expliquer au public ce que je suis ou lui parais être présentement, je crois bien que je volerais le manuscrit pour le jeter au feu, crainte que quelque camarade ne me reconnaisse.

Suzy et Liette, au contraire, s'amuse et rient. C'est de la charge, mais elles s'épanouissent de se voir haussées de plusieurs tons, car elles ne sont pas si actuelles que cela. Heureusement. Mammy y mettrait d'ailleurs bon ordre, et moi, je l'y aiderais, car je suis un affreux bourgeois, ainsi que ces demoiselles me le répètent à l'envi, sans aménité.

Voici ce que Mammy a écrit. Je joins ces feuillets aux miens, en souvenir.

Saynète sans commentaires

MAMMY, 40 ans. — SUZANNE, 18 ans. — JULIETTE, 16 ans. — Neuf heures et demie du matin. Mammy pénètre dans la chambre de ses filles. Suzanne est assise sur son lit en chemise de nuit. Juliette dort ou feint de dormir.

SCÈNE PREMIÈRE

MAMMY. — Mes enfants, il est neuf heures et demie et vous n'êtes pas encore levées. C'est inadmissible...

SUZANNE, *courroucée, lui coupe la parole*. — Tu es extraordinaire, vraiment ! Tu sais bien que je me suis couchée à une heure du matin.

MAMMY. — Comment ! tu es rentrée si tard du cinéma ? Par hasard je me suis endormie vers onze heures. Mais qu'as-tu fait ? J'aurais été inquiète !

SUZANNE. — C'est ridicule de t'inquiéter pour si peu de chose ; rencontré Marcel et nous avons été prendre un rafraîchissement...

MAMMY. — Où cela ?

SUZANNE. — Mais, Mammy, qu'est-ce que cela peut te faire ?

MAMMY. — Enfin, oui ou non, êtes-vous fiancés, Marcel et toi ? Je ne puis approuver ces sorties perpétuelles si...

SUZANNE, *nonchalante, enfilant péniblement un bas*. — Je n'en sais rien, cela ne nous tracasse guère pour le moment. Mais, rassure-toi, on te prévendra... On t'enverra un faire-part, va ! Tu es contente ? Ose dire que je n'ai pas confiance en toi.

JULIETTE, *se retournant et bâillant*. — Ce que vous faites du bruit. Pas moyen de dormir tranquille dans cette maison ! Hier, c'est-à-dire aujourd'hui, Suzy arrive à une heure... et m'impose le récit de sa soirée. Maintenant, à l'aube, elle recommence.

MAMMY. — A l'aube ! Il est bientôt dix heures, je suis prête et j'attends une de vous pour m'accompagner au marché. Marie est un peu souffrante.

SUZANNE. — Cette robuste fille de la terre est une vraie mauviette. Et elle s'écoute ! Tu devrais lui acheter une voiturette capitonnée. Moi, en tout cas, je ne peux pas t'accompagner. Rendez-vous avec le coiffeur à dix heures et demie. Juste le temps de sauter dans un taxi.

JULIETTE. — Et moi, j'ai une matinée terriblement chargée...

MAMMY, *essayant d'être sévère*. — Chargée de quoi ? Dépêche-toi, je t'attends.

JULIETTE, *sérieuse*. — Mammy, ne pourriez-vous me dire : Je désirerais que tu vinsses avec moi ?

SUZANNE. — Allons ! mon bas qui se déchire.

Mammy, il me faut cinquante francs pour une autre paire. Littéralement, je vais pieds nus.

MAMMY. — Tu peux bien mettre des bas de fil le matin.

SUZANNE, *indignée*. — Pour que tout le monde me prenne pour une provinciale !

MAMMY, *ferme*. — Je ne te donnerai certainement pas cinquante francs pour acheter des bas qui seront en loques à la deuxième fois.

JULIETTE, *tendant à sa mère un calepin*. — Mammy, ne pourrais-tu pas payer tes dettes ? Tu me dois du fil, des aiguilles, une paire de gants, un mètre de taffetas pour un chapeau...

MAMMY. — Et ton argent de poche ?

JULIETTE. — Méfie-toi, maman, tu deviens avare. Ce n'est pas avec les quelques pauvres sous que je t'arrache péniblement que je puis m'habiller.

MAMMY, *excédée*. — Eh bien ! nous verrons, mais habille-toi, habille-toi.

JULIETTE, *en chemise, prenant des poses devant la glace*. — Si je t'accompagne au marché, Marie fera notre chambre ?

MAMMY. — Il faut qu'elle fasse le salon à fond. Tu ne comprends donc pas que cette fille ne peut, à elle toute seule, être cuisinière, femme de chambre, blanchisseuse et repasseuse ?

SUZANNE. — Alors, comme elle ne peut être tout cela, elle s'arrange à n'être rien du tout et nous devons faire son ouvrage...

MAMMY. — Faire son ouvrage ! Parce que, à

force de supplications, j'obtiens à grand'peine que vous mettiez le couvert et fassiez votre chambre ! Mes pauvres petites, que direz-vous quand vous serez mariées, quand vous aurez des enfants ?

SUZANNE, *qui prend son tub*. — Ah ! maman, ne vous plaignez pas ; vous avez voulu vous marier, avoir des enfants... Eh bien ! ce rêve est réalisé. M'man, m'man, prends l'eau de Cologne, une petite friction à sa fille, toi la plus jolie, la plus charmante des mamans.

MAMMY, *sidérée*. — Bon, que vas-tu me demander encore ?

SUZANNE. — Oh ! la moindre des choses, une auto, un collier de perles, l'indispensable, quoi !... plus modestement mes cinquante francs. Allons, petite Mammy, un bon mouvement ! Cinquante francs.

(Suzanne cajole sa mère, l'étourdit et emporte de haute lutte ses cinquante francs.)

JULIETTE *contemple la scène, dédaigneuse*. — Tu manques de fierté, Suzanne.

SUZANNE, *satisfaite*. — Je ne suis pas fille de Jupiter comme toi. Je flatte les autorités.

MAMMY, *soupirant*. — Les autorités !

SCÈNE II

Une heure et demie de l'après-midi. Café, cigarettes.

MAMMY. — Vous fumez trop, mes enfants.

(Silence que le lecteur est prié de juger respectueux.)

JULIETTE. — Une quelconque liqueur forte ne ferait pas de mal avec ce faible moka.

MAMMY. — De l'alcool, maintenant !

SUZANNE. — Mammy, c'est inouï ce que votre génération aime les grands mots. Tu dis : alcool... et on voit arriver les tonneaux de Bercy. Tu exagères...

MAMMY. — Tu n'exagères certes pas la politesse.

SUZANNE. — Je me tais, car, n'est-ce pas ? par définition, tu dois avoir toujours raison.

JULIETTE. — Si on parlait un peu des vacances ? Moi, je penche pour une villa au bord de la mer.

SUZANNE. — Moi, pour hôtel chic dans de chic Pyrénées.

JULIETTE. — Tu es stupide. La mer vaut toutes les montagnes.

SUZANNE. — Mais Marcel et ses parents vont à Luchon ! Sois tranquille, tu ne t'ennuieras pas, Marcel a ses amis pour te tenir compagnie.

MAMMY, *doucement*. — N'aurais-je point un mot à dire ?

SUZANNE et JULIETTE, *ensemble*. — Oh ! petite maman, sois raisonnable ! Petite maman, ne sois pas tyrannique !

SCÈNE III

(Un vieil ami qui, depuis longtemps, ne paraît plus son âge. Il admire Suzy et Juliette, les approuve aussitôt qu'elles ont tort, parce qu'elles sont jeunes et jolies, et refuse, par avance, d'être témoin à leur mariage.)

LE VIEIL AMI. — Dire qu'il y a de par le monde deux misérables, dont un encore inconnu, qui les enlèveront !

MAMMY, *confiante*. — Mais je l'espère bien, cher ami.

Enfants d'écrivain

(Liliane à son bureau. Blonde, mince, quarante ans portés allégrement, mais quelques rides légères, qui attestent que la vie de l'auteur n'a pas été à l'abri de peines et de soucis.)

JOSÉPHINE. — Madame, Madame, il manque une serviette et trois torchons au blanchisseur. Est-ce que Madame peut venir?

LILIANE, *continuant d'écrire*. — Dites-lui que sa note sera payée quand il aura retrouvé la serviette et les trois torchons.

JOSÉPHINE. — Il va pas être content. *(Elle sort et revient après dix minutes.)* Sûr qu'il a bougonné. Pendant que j'y suis, et pour pas déranger Madame, qu'est-ce que je vais faire pour dîner? Il reste un petit morceau de veau, mais pas pour tout le monde. Faut-y acheter trois côtelettes?

LILIANE, *écrivant plus lentement*. — Pas de viande le soir... Les légumes que vous voudrez, ou autre chose.

JOSÉPHINE. — Mais que Madame me dise, parce que, si je fais des macaronis quand ces de

moiselles veulent des pommes de terre... ce que j'entendrais !

LILIANE, *excédée*. — Ces demoiselles mangeront des macaronis.

JOSÉPHINE. — Madame dit ça, et puis, au dernier moment, il faudra aller chercher du jambon. Alors, j'achète-t'y les côtelettes ?

LILIANE. — Oui, oui, oui, trois côtelettes, six côtelettes, dix côtelettes, mais laissez-moi travailler, laissez-moi travailler ! Il y a dix ans, Joséphine, que vous êtes à la maison, et vous ne savez pas encore faire, à vous toute seule, le dîner, toujours le même : un potage, un légume, des pâtes ou des pommes de terre, les restes, s'il y en a, et un dessert. Vous ne comprenez pas que ça, ça (*elle agite des feuillets*), ça doit partir ce soir !

JOSÉPHINE. — Alors il faudra encore que je descende ? Et mon dîner ?

LILIANE, *exaspérée*. — J'irai moi-même.

(Joséphine sort en ébranlant consciencieusement la porte. Cinq minutes de paix. La porte se rouvre sur deux charmantes jeunes filles très en fleur, très dernier train ou dernier bateau. Toutes deux préfèrent une mère-femme-de-lettres à une simple mère-sans-profession, à cause de certains avantages au théâtre et dans les cinémas, transformés en apanages personnels.)

SUZANNE. — Qu'est-ce que tu leur dis, à tes pintades hebdomadaires? (*Imitant une quelconque directrice de fantaisie.*) « Et, bien entendu, chère Madame, que vos articles puissent être mis dans toutes les mains. Ne parlons donc pas, chère Madame, de théâtre d'avant-garde, de modes outrancières, de littérature non académique, d'art non classique. Je suis certaine que vous saurez être à la hauteur de votre tâche... »

JULIETTE, *qui a la citation facile.* — Ainsi conseillait Hebrard : « Soyons embêtants ! Soyons embêtants ! »

LILIANE, *s'écriant.* — Mais je ne veux pas être embêtante !

SUZANNE. — Tu as tort. Ose ! Choisis le *Repos des Familles* ou les *Insomnies de l'Escadron*, l'*Oie blanche dans les fleurs bleues* ou la *Dame aux piments verts* !

LILIANE. — Tu es effarante...

SUZANNE. — Quand on te dit quelque chose de vrai, de sensé, de pensé, quand on te donne un de ces conseils qui révèlent une maturité à laquelle tu n'as pas encore atteint, tu te récries : « Vous êtes extraordinaires ! Vous êtes folles ! »

GUY, *seize ans, arrive furieux, en pyjama, un pantalon à la main.* — Je sais bien ce que vous êtes, moi. Il y a quatre femmes dans la maison et pas une ne s'occupe de mes chaussettes ni de mon linge ni de mes affaires. Tous mes cols sont sales et mon pantalon est troué !

JULIETTE *examine, nonchalante, l'objet en*

question. — Ce n'est pas un trou, c'est décousu. Je vais te recoudre ça, à une condition : que ce soir je puisse choisir le poste que je voudrai à la T. S. F.

GUY, *amer.* — Naturellement ! je m'y attendais ! Tu brûleras mes lampes et tu t'étonneras de ne pas entendre chanter en italien quand tu attraperas Oslo. (*Haussant les épaules.*) Allons, couds vite ça !

LILIANE. — Mes petits, allez dans le salon, laissez-moi terminer mon papier avant dîner.

GUY, *s'approchant, câlin.* — Dis donc, maman, tu pourrais pas, cette semaine, en mettre un bon coup pour que j'aie enfin un smoking ? Tiens, fais un relevé de tous les canards pour la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Et v'lan, échos, histoires, nouvelles ! Tu inondes de copies hebdomadaires et quotidiens, et alors... et alors... ce que tu seras fière quand ton fils t'accompagnera à l'Opéra *nec pluribus impar*. Traduction libre : « aussi beau que les plus beaux » !

SUZANNE et JULIETTE. — Tu es répugnant ! Ah ! tu commences bien ! On se demande ce que tu deviendras plus tard ! Oui, même on ne se le demande plus !

GUY. — Ainsi, c'est déshonorant de trouver un noble emploi à la sueur maternelle ?

LILIANE. — Si tu veux avoir ton smoking, donne-moi la seule chose que je demande : un peu de silence.

GUY, *pieusement zélé*. — Voilà, maman ! Voilà... Allons, Suzanne, Juliette, venez au salon et laissons maman travailler.

(Les trois se transportent en effet dans la pièce susdite, et, hélas ! de silence, point. Ramona, Rose-Marie et la Violetera alternent avec des réminiscences wagnériennes.)

LILIANE, *découragée*, *essaie de renouer le fil de ses idées et de le dévider à un franc la ligne... et n'y arrive pas. Joséphine apporte le courrier. Nouvelle irruption du trio.)*

SUZANNE, *s'empare des lettres*. — A moi, à moi, à toi, maman, à toi encore.

LILIANE, *ouvre une enveloppe*. — Studio de l'Empyrée, deux fauteuils.

SUZANNE. — Moi, j'y vais pas ! Il se prétend d'avant-garde, ce théâtre, et c'est d'un coco !

GUY. — Pourquoi, maman, t'as pas de fauteuils pour quelque music-hall ? C'est bien plus amusant.

LILIANE, *agacée*. — Parce que je fais de la critique dramatique et littéraire et n'ai aucune compétence en pitreries.

JULIETTE. — Eh bien ! moi, j'emmènerai maman au Studio.

LILIANE, *plus agacée*. — Non, moi, j'emmènerai M^{me} Duret ! Cette pièce n'est pas pour toi...

JULIETTE, *visible surprise et franche hilarité de la jeunesse*. — Pauvre petite mère, tu re-

tardes tout de même ! Non, tu ne veux pas de moi ? C'est bon, c'est parfait ; mais quand, pour une fois, je veux bien te faire plaisir, je vois comme tu te précipites... (*Elle sort digne et haulaine.*)

LILIANE *hausse les épaules et décachette l'autre enveloppe. Une amie d'enfance se rappelle à son bon souvenir, en vue d'un prochain voyage à Paris. Liliane lit à mi-voix.*) « Vos occupations intellectuelles, ce travail passionnant qui est presque un plaisir, puisqu'il vous permet de jouir de ce qu'il y a de beau, d'intelligent, d'élevé... Combien je vais vous sembler arriérée, moi qui reste constamment chez moi entre mon mari et mes enfants...

LILIANE, *crispée.* — *Et cætera ! et cætera !* Je voudrais bien l'y voir ! jouir de ce qui est beau et intelligent et élevé ! de Joséphine, quoi ! et de Ramona et de...

JOSÉPHINE, *le visage rogue.* — Madame est servie. J'y avais bien dit, à Madame. Ces demoiselles auraient voulu un bistèque. Les côtelettes de veau, elles en ont soupé, qu'elles disent !

VI

4 Avril 1931

Est-ce bien moi, dans cette petite cellule crépie à la chaux, meublée succinctement d'un lit de fer, d'une armoire en hêtre, d'une minuscule table de toilette, d'une table quelconque et de deux chaises?

Par la fenêtre grande ouverte, je vois le golfe d'Ajaccio, d'un violet que je croyais impossible, et, si je me penche, à droite les Iles Sanguinaires, rouges au soleil couchant, et à gauche la citadelle et le Monte d'Oro dont le sommet étincelant de neige atteste l'impuissante douceur du jeune printemps. J'ai vécu des mauvais jours, et surtout des mauvaises nuits. Fièvre et élancements d'une otite, oreilles et cerveau remplis d'un bourdonnement perpétuel. Oh ! j'avais bien mal. On redoutait la mastoïdite, une opération..., et les cataplasmes succédaient aux emplâtres, les instillations aux potions, les cachets aux poudres, les lavages aux badigeonnages. Rien que choses désagréables que j'acceptais en rechignant parce que Mammy et mes sœurs, leurs baisers légers, leurs mains fraîches, leur patience, leur mine peinée de mon

agitation, de mes gémissements et de mes plaintes, m'aidaient à souffrir.

Quand tout allait bien, pour la moindre moquerie, la plus innocente peccadille, mes sœurs s'écriaient que j'étais une sale bête. Malade, je ne leur laissais pas une seconde ; je bougonnais, je me révoltais, mais j'étais le petit Pim, le grand chéri, le pauvre mignon.

Un peu roué, je dissimulais parfois l'accalmie de la douleur, le mieux qui allégeait la tête douloureuse, afin de prolonger la gâterie, le dorlotage. Suzy lisait ou Liette était penchée sur les ourlets à jour de certains mouchoirs qui ne me sont pas destinés, et elles me paraissaient alors trop absorbées, trop éloignées de mon mal. Je les appelais d'une voix dolente pour m'entendre dire les petits mots tendres. J'avais une Mammy et deux petites mères.

Armistice loyal, oubli des mots aigres, des récriminations, des petites jalousies, des égoïsmes, sauf le mien. Moi, malade, j'avais tous les droits. Et puis j'avais été en danger, on avait tellement tremblé de m'entendre gémir dans l'inconscience de la fièvre haute que, enfin, mes bougonnements rassuraient.

— Dis, Suzy, je ne suis plus une sale bête ?

— Sale bête, non... mais grosse bête, oui !

— Liette, est-ce que tu me permettrais de toucher librement à ta table à ouvrage ?

Liette lève la tête et rit :

— Si tu veux !...

Une explication s'impose. Liette est la *hausfrau* de la maison. Ordonnée, minutieuse, méthodique, elle a la haute main sur l'armoire à linge et c'est d'elle que l'on implore le tout petit point à faire tout de suite.

Maman a déclaré une fois pour toutes que, ayant des filles, devenant presbyte, maniant plus facilement le stylo qu'une aiguille, il ne fallait pas lui demander de faire une reprise ni d'assurer un bouton.

Suzy, dont l'armoire personnelle est surnommée « le chaos », n'est d'aucun secours. Liette reste et nous suffit, elle et son étonnante table à ouvrage.

Cette table lui a été donnée par un ami à nous, celui-là même pour qui, depuis deux ans, elle ourle à points de fée les mouchoirs de la reconnaissance. En acajou, luisante et frêle, compliquée de tiroirs remplis de minuscules outils étincelants, personne n'a le droit de toucher, de déplacer, que dis-je ! de frôler ce meuble tabou. Avant de partir en vacances, Liette l'entoure d'ouate, de papier de soie et de vieux chiffons moelleux. Je me taillai deux succès familiaux en lui suggérant de tricoter quatre bas de bonne laine qui protégeraient le vénérable fétiche contre les rhumes néfastes, et une autre fois en entourant la table sacrée d'un cordon protecteur, comme dans les centrales électriques, et en plaçant bien en vue une pancarte : « Ne pas toucher : danger de mort ! »

Que Liette m'autorise si simplement à fouiller dans sa table à ouvrage me prouve à quel point j'ai été malade et combien m'aime cette grande enfant qui fréquente des personnages austères et illisibles, tels un certain Malebranche, le dernier en date, dont elle me cite gravement je ne sais quelle phrase charbonneuse pour que je prenne mon mal en patience.

— Liette, pour te remercier de m'avoir si bien soigné, je te donnerai un balai mécanique tout dernier modèle, avec marche en prise directe.

— Puisque tu te moques de moi, tu es guéri.

Liette collectionne les catalogues de tous les magasins, grands et petits. Elle peut dissenter sur les torchons et les serviettes en fil ou fil et coton, elle s'extasie de découvrir les pâtes qui font briller les casseroles et noircissent les doigts, et toutes ces mécaniques compliquées qui pèlent les pommes de terre, coupent les œufs, pressent les citrons, ondulent les cheveux, cirent les parquets, pompent la poussière et enroulent sur bobine les toiles d'araignées.

O Liette, tes dons de ménagère sont merveilleux et crispants ! Quand tu seras mariée, je te ferai cadeau de semelles en sparterie sur lesquelles tes visiteurs patineront pour éviter à tes parquets la moindre tache. En attendant, tu as été gentille, et Suzy aussi, d'avoir caché sous un bon sourire le chagrin de rester à Paris sous les ailes de tante Mimi, la seule que l'on appelle ainsi par affection, justement parce

qu'elle n'est pas de la famille, tandis que, Mammy et moi, nous allions *revoir ton azur, ô Méditerranée!*

Notre médecin, un vieux camarade avec qui Mammy a dansé autrefois la *Valse bleue*, m'a bien examiné, bien ausculté, bien tapoté.

— Il a poussé comme une asperge, ce grand fainéant, a-t-il dit. Oui, toute son énergie, il l'a mise à atteindre un mètre quatre-vingts. Le cœur..., pas très solide encore ; donc, du soleil, de l'air pur, pas de fatigue. Partez... Quittez Paris. La pluie et le brouillard ne lui valent rien.

Nous sommes partis.

Le Midi, la Provence? Mammy les connaissait déjà. Elle a choisi la Corse et, pour éviter le sort échü aux projets sardes et yougoslaves, abandonnés parce que trop mûris, nos billets pour Nice-Ajaccio ont été pris en quelques heures. Froid et neige à Avignon, mais soleil à Marseille et, hélas! pluie à Nice au moment d'embarquer.

Joie inattendue ! Je ne souffre pas de l'odieux mal de mer. J'ai tout naturellement le pied marin, alors que, prompte et discrète, Mammy s'est calfeutrée dans sa cabine, qu'elle ne quitte, blême encore mais déjà souriante, qu'à l'entrée du golfe d'Ajaccio, dont côte à côte nous admirons en silence la beauté dans la douce lumière de ce crépuscule d'avril.

Et nous voici enfin dans une blanche mai-

sonnette, la *Campanie heureuse*, agreste hôtel dont le seul luxe est de se mirer dans les eaux du golfe.

Nous nous sommes endormis au bruit des vagues que le vent du large faisait déferler, mais, ce matin, Vendredi Saint, quelques coups à la paroi de ma chambre et la voix de Mammy :

— Regarde, Pim, la mer ! le soleil ! Est-ce beau ! Est-ce beau !

Puis :

— Pim, viens donc voir ma chambre !

Je saute du lit et, en pyjama, je vais admirer une seconde cellule contiguë. De toute évidence, les deux pourraient très bien abriter des anachorètes plus soucieux de l'éternité que du moindre bien-être terrestre.

O Liette, que dirais-tu ?

Mais Mammy ne se laisse pas décourager.

--- Débrouillons-nous, dit-elle.

Mammy s'est si bien débrouillée que l'unique et minuscule camériste, sauvageonne de quinze ans, en reste bouche bée. Les tiroirs sont à présent garnis de papier blanc, tous les objets d'art — vases, garnitures et pendule — ont été relégués dans un placard où la chaux a déjà poudrerisé de blanc un tailleur marron. Le lit haut et patriarcal a été recouvert d'un plaid, une grande table s'est chargée de livres et de cahiers, et la poussière est disparue, envolée...

— Maintenant, petit, allons-nous-en à la recherche de notre pitance, car je n'ai pas l'intention de passer toutes mes heures en cette Campanie, si heureuse soit-elle. Allons à l'aventure.

Et, sur la route des Sanguinaires, du bleu au-dessus de la tête, du bleu à côté, du bleu dans l'âme, nous partons quérir notre déjeuner.

VII

10 Avril 1931

M^{me} Luciani, plantureuse hôtesse de la Campanie, qui, rien qu'à recevoir un nouveau pensionnaire, soupire de lassitude future, nous a montré, juste en face de l'hôtel, une grille toujours ouverte, mais protégée par un écriteau : *Défense d'entrer sous peine d'amende.*

C'est là pourtant un jardin public, mais les foules paraissent l'ignorer, et de rares étrangers le traversent, hâtifs et incertains, si bien que l'après-midi je puis caresser l'illusion d'en être le bienveillant propriétaire sans égoïsme. Ce jardin Bertaut, touffu de palmiers et de mimosas, tout vert, frais de ses pièces d'eau, si clair par ses terrasses étagées, est vraiment beau, et il

pourrait être magnifique... Mélange de somptuosité et de désordre, de belle ordonnance et de déchéance, de générosité et de négligence, il trahit le départ enthousiaste pour l'accomplissement d'un noble projet suivi d'affaissement subit et d'incurable laisser-aller.

Une large allée de hauts palmiers luxuriants mène à un monticule que devrait couronner un léger pavillon d'où l'on admirerait les montagnes, la ville, le golfe. En réalité, l'allée, digne d'une royale demeure égyptienne, aboutit à une lépreuse construction environnée de pierraille et de mauvaises herbes, simple tonnelle, resserre rustique. Les escaliers point terminés aboutissent parfois au vide ; partout c'est l'abandon, bien que deux jardiniers soient là qui travaillent à leur façon, c'est-à-dire que, mains et menton appuyés sur le manche de la bêche, ils écoutent le rossignol qui vocalise éperdument dans les ombrages de l'enclos funéraire Arène, dont nous sépare une mince muraille.

Parfois, dans le grand silence, passent une jeune femme et son enfant, mais c'est moi l'hôte le plus fidèle. Ici on aimerait lire Verlaine, car il y a je ne sais quelle lourde tristesse en ce pays si beau. Mammy la ressent encore plus que moi, et nous n'avons pas encore goûté le repos insouciant que nous sommes venus chercher.

A cette heure-ci, quatre heures, il fait chaud et je puis me laisser griller comme un lézard sur cette margelle de marbre blanc. Mammy doit

m'y retrouver et, toujours exacte, je la vois venir, hésitant entre plusieurs chemins et allées qui jouent au labyrinthe.

Vive, blonde, je la regarde monter sans essoufflement la pente assez raide, s'arrêter pour cueillir une fleur de ciste, et je comprends l'étonnement des habitués du petit restaurant où nous allons déjeuner chaque jour, qui ne peuvent croire à la réalité de sa maternité.

Mes sœurs et moi, nous sommes d'ailleurs résignées aux sacramentelles protestations :

— Mais ce n'est pas possible, ce ne sont pas vos enfants ! Vous vous êtes donc mariée à douze ans !

Moi, j'en ris, mais la ritournelle agace Suzy et Liette, et Mammy, mélancolique, leur dit :

— Un peu de patience, mes chéries, bientôt on ne me parlera plus que de vous...

Petites joies féminines d'aujourd'hui, improbables et rares naguère encore, quand les mères de quarante ans paraissaient, à en juger par les photos, bien plus âgées que les grand'mères d'à présent.

— Fini de travailler, Mammy ?

— Oui, Pim.

Mammy tire son étui et me le tend. Elle m'a raconté la débonnaire moquerie de mon père alors que Mammy se plaisait aux premières cigarettes :

— Plus tard, si tu continues, au lieu de fleurs, ton fils t'offrira une blague à tabac.

Aujourd'hui, rien ne me paraît plus naturel que de demander à Mammy :

— As-tu une cigarette?

Mammy s'assied en face de moi, le dos à la mer. Je la regarde, étonné :

— Toi qui l'adores?

— Oui, je voudrais ne voir que la mer, mais toutes ces chapelles funéraires, aux plus beaux endroits, ont l'air de vous rappeler : « Frères, il faut mourir. » Elles m'impressionnent, m'attristent. As-tu remarqué l'abondance de ces constructions mortuaires? Il y en a d'imposantes et de gracieuses, de froides et de séduisantes, presque toutes entourées de jolis jardins. Compare-les aux demeures de la ville et des villages, si pauvres la plupart, souvent lézardées, aux vitres cassées, le long de rues mal entretenues ou tout à fait sales. Ah ! pourquoi veut-on mieux abriter les morts que les vivants? Ici, pourtant, êtres et choses ne demandent qu'à bien vivre ! Il n'y a pas de bon sens !

Si Mammy déclare que quelqu'un manque de bon sens, c'est l'exécution en quatre mots. Certes, la Corse, du moins telle que nous la voyons ici, n'est pas tout à fait celle des affiches qui invitent à l'Ile de Beauté.

— On peut dire cela, mais comment l'écrire? On voudrait aider et on craint d'offenser. Tu vois, il y a comme un parti pris de silence, d'un silence aussi lourd que celui qui nous environne !

La voix de Mammy s'est altérée. Je la regarde attentivement. Elle est pâle, paraît fatiguée et soudain mal à son aise ; moi aussi, je ressens la tristesse du crépuscule et le froid brusque dont frissonnent les beaux palmiers.

— Mammy, vite une tassè de thé ! Et, ce soir, grand bavardage et longue promenade avec ton amoureux !...

Mammy m'a expliqué un jour, et je n'ai eu garde de l'oublier, que dire « ton » ou « votre amoureux », à la plus honnête des femmes, à celle qui recherche le moins les hommages masculins, c'est faire naître un sourire sur les lèvres les plus mélancoliques et provoquer un épanouissement rapide de jeunesse dans les cœurs les plus las.

Mammy est trop femme pour faire exception. Elle me donne une tape sur la joue, me traite de gamin irrespectueux, mais ses yeux sont redevenus gais.

Chaque jour, après déjeuner, nous allons nous installer au Grand Café d'Ajaccio, dans la terrasse vitrée, à un coin d'où nous voyons la place des Palmiers, les épaules de pierre du Premier Consul et un petit bout de golfe. Là, en silence, nous buvons à petites gorgées un café bien innocent et fumons des cigarettes qui ne nous ruinent pas, car, en vertu d'un privilège consenti par Napoléon III à l'île natale de son oncle, le tabac ne subit pas l'impôt qui pèse sur le tabac continental. Continental ? Oui. Ici

on ne dit pas : français ou en France, on dit : continental, sur le continent. On s'étonne d'abord, mais Mammy se rappelle qu'un sien ami, un insulaire, lui avait cité un passage de Renan, à peu près ainsi : « Les insulaires forment, rien que par leur situation géographique, et indépendamment de la race, une catégorie dans l'espèce humaine. »

Et cet ami ajoutait :

« Bien mieux qu'un paysage, une île, petite ou grande, est un état de l'âme. »

Bon. Si j'ai bien compris, les Corses sont donc une catégorie. Ils sont en effet, Corses d'abord, puis ensuite Corses, et enfin et toujours spécifiquement Corses.

Aujourd'hui, après déjeuner, j'ai déserté, car Mammy rédigeait une redoutable liste où, à l'arrêt chez le coiffeur, faisaient suite de nombreuses emplettes. J'ai grand soin de disparaître dès que s'annoncent ces expéditions dont les femmes paraissent toujours se réjouir, alors que nous, les hommes, n'y voyons que les stations d'un calvaire. Nous n'avons pas de croix à porter, c'est vrai, mais les paquets nous tombent infailliblement sur les bras.

Par quelle secrète intuition Mammy a-t-elle su, en deux jours, qu'il faut se faire coiffer chez Bilbo et a-t-elle adopté sans hésitation la *Pâtisserie Parisienne* ? De Bilbo, je n'ai cure, mais j'apprécie l'empressement de la vieille dame, qui veut bien nous choisir elle-même les imbros-

ciati mieux réussis, excellents gâteaux au bruci, fromage de chèvre blanc et savoureux.

— Raconte ton après-midi, madame mère.

— Ce que j'ai fait, petit Pim?

Le nom de Mammy est Liliane. Suzy et Liette s'appellent Suzanne et Juliette. Et Pim? Ainsi Liette, à trois ans, avait baptisé le bébé que j'étais. Mon nom est Guy, mais il n'a cours qu'aux graves occasions, généralement dès qu'il y a lieu de m'adresser autre chose que des félicitations. Tant que Mammy ou mes sœurs m'appellent Pim, je sais tout de suite que tout va bien.

— Ce que j'ai fait? J'ai été à la poste, j'ai vu M^{lle} Berthe, qui est assurément la plus courtoise P. T. T. de Corse et du continent. J'ai acheté bien des petites choses et puis je me suis promenée sur le quai devant des paquebots en partance, devant des barques si solidement amarrées qu'il semble qu'elles ne partiront jamais. J'ai aussi vu l'envol de l'hydravion de Marseille. J'ai vu les pilotes, beaux gars à l'œil volontaire et confiant, et les passagers qui descendent dans cette sorte de petit cercueil que l'on boucle. On tourne l'hélice qui vrombit en rafale, et puis l'hydravion prend sa course sur l'eau bleue, s'élève et, en quelques instants, disparaît...

« J'en ai à chaque fois le cœur serré. Partir ainsi, oui, mais dans un avion ouvert, pas dans cette caisse où le mal de mer doit vous atteindre plus sûrement que sur un paquebot. Et, à la

place du Diamant, j'ai trouvé mon équipage. ▮

L'équipage que Mammy prend souvent pour revenir à la Campanie et s'épargner une demi-heure de marche est une ancienne camionnette transformée en char à bancs. Le chauffeur est pittoresque, en veston d'alpaga et en chapeau de paille noire. Il aide galamment les dames à se hisser dans sa carriole, indique aux hommes, d'un doigt dédaigneux, les bancs arrière, mais ne se décide à partir que si aucun corbillard n'est en vue.

Car en cette place du Diamant viennent s'arrêter les convois funèbres, avant de poursuivre vers le cimetière très éloigné de la ville, sur la route des Sanguinaires. Ceux qui ne peuvent ou ne veulent aller jusqu'au bout viennent ici offrir les condoléances rituelles aux parents endeuillés, pendant que le char mortuaire attend à côté, entouré des croque-morts qui devisent, indifférents comme partout, les mains en poche. Dès qu'au petit trot le corbillard se remet en route, les parents suivent, entassés en de vétustes fiacres que traînent de maigres haridelles, et Martini, le chauffeur, mis en belle humeur, charge les intimes qui accompagnent la dépouille à l'ultime demeure.

La cordialité s'établit dans la camionnette. Le Corse étant quotidiennement tragique n'a point besoin de se faire une tête de circonstance aux enterrements. Au contraire, la paisible promenade sur la route assez bien entretenue

qui borde le golfe jusqu'au cimetière prend pour tous ça ne sait quelle allure de récréation, et l'on jouit en païens de la douceur de l'air, du ciel bleu et des eaux calmes.

On s'arrête ici et là, à l'usine à gaz, tache déplaisante dans ce beau paysage, à la pension des Mouettes, à la Campanie, et la promenade continue. A gauche le golfe, à droite ces chapelles funéraires particulières dont l'apparence confortable choque Mammy, et enfin le champ de repos. Plus loin, les beaux jardins de la Birbacaya, une plage de sable ombragée par des pins parasols et un petit cap tout rugueux de cactus où, parmi les mimosas dont les grosses boules jaunes se fanent très vite et n'embaument pas comme leurs sœurs plus menues, se dissimule un pavillon, l'Ariane.

— C'est drôle, dit Mammy. Non, ce n'est pas drôle du tout. Le tourisme? On en fait, du bruit, là-dessus! D'ailleurs, aller de Paris à Romorantin, ce n'est plus faire une excursion, un déplacement, mettons même un voyage. C'est du tourisme! Eh bien! puisqu'il y a même un ministre ou un commissaire du tourisme, un compétent, en somme, que ne s'occupe-t-il pas de faire surveiller les boîtes où l'on vous taxe d'après votre tête? Avant-hier, cette Ariane, tu te rappelles? nous a fait payer son thé — du thé, cette infusion d'épinards! — trois francs. Aujourd'hui, elle me l'a compté cinq francs. Pourquoi? Probablement parce que je faisais

plus chic en tussor blanc qu'avec le vieux tailleur marron... Le paysage est beau, mais tant pis, je ne veux plus mettre les pieds chez l'effrontée Ariane. Son fil, à celle-là, il vaut mieux le couper...

Mammy est indignée, mais elle s'amuse et m'amuse. Elle a travaillé autour de notre expédition des Milelli pour un grand quotidien.

— Tu ne sais pas, Pim, ce qu'ils m'ont écrit? « Entendu pour la maison de campagne de Bonaparte, à condition que vous y fourriez de l'actualité! » Commode, n'est-ce pas, faire de l'actualité cent cinquante ans après! Heureusement la flotte anglaise va arriver et j'ai le titre du papier : *Albion chez Bonaparte*. Le papier viendra tout seul. Le titre, c'est tout.

Cela veut dire que Mammy n'avait aucune envie d'écrire. Elle a musé et, le titre trouvé, elle s'est déclarée quitte.

Le crépuscule nous apporte quelque fraîcheur, mais le soleil dore encore la route, la longue route qui conduit à cette vieille tour génoise de la Parata, fière et massive, qui paraît guetter encore l'horizon. Ce sont là vestiges des Génois, du temps où la Corse leur appartenait, à pic à la pointe de chaque cap, rappel d'une dure époque dont la Corse indolente et farouche ne s'est pas encore évadée.

— Elle est belle, pourtant, cette île, me confie Mammy, mais sa beauté ne gagne rien d'être

arriérée, sans douceur, sans hygiène, sans art...
Oui, conclut-elle. C'est une belle femme, mais
encore mal élevée et pas assez lavée.

VIII

Le chignon défait, les jupes mal attachées,
M^{me} Luciani se lamente et se démène :

— Je n'ai que deux bras...

On se croirait pourtant en face d'un moulin.

— ... Antoinette a mal au ventre, j'ai du
monde partout...

Ça doit faire une dizaine de personnes, mais,
à la Campanie, c'est le coup de feu.

— ... Et voilà-t-y pas un téléphone qui me
commande un dîner pour six ! Avec des lan-
goustes encore ! Avec ça ma cuisine qui est en-
core en l'air... Tant pis pour eux ! Ils man-
geront à neuf heures.

Ils ? Et nous ?

La dame Luciani est assurément brave, car
il n'y a pas d'heure pour elle. On se croit assuré
d'une quelconque nourriture, on croit pouvoir
se mettre à table, et c'est alors qu'elle se lève
péniblement pour demander à ses hôtes cons-

ternés si un petit ragoût de mouton aux pommes ne ferait pas l'affaire.

On objecte timidement qu'une grillade serait plus vite prête, mais :

— Vous croyez peut-être qu'on en trouve comme ça, à sept heures du soir? J'ai du mouton, je vais vous faire le ragoût!

Pour prendre patience, on aura une sardine à l'huile.

Tirant ses jupes et remontant son chignon, M^{me} Luciani, sans arrêter son monologue, se saisit d'une cocotte et prépare le dîner. Antoinette, venue quand même l'aider, se traîne en savates entre la cuisine et la salle à manger, pressant la main droite sur son appendice, dolente.

— Antoinette, il n'y a pas de lettres pour nous?

— Ah! j'sais pas.

Elle sort de son tablier le courrier de tous les pensionnaires et chacun se sert, avec discrétion, espérons-le, car Antoinette ignore l'alphabet.

Je ne sais pas à quelle heure ils dîneront ni s'ils auront des langoustes. Nous, notre ragoût, nous ne l'avons qu'à neuf heures. Il est un peu dur. Les pommes de terre résistent. Nous sommes cinq, plus trois personnes à la cuisine, et il y en a pour quatre. Mais M^{me} Luciani assure que ça ira et qu'il y a aussi des bananes.

Mais, à la fin de la semaine, M^{me} Luciani inscrist avec sérénité et bonne foi : deux dîners complets, trente francs.

Nous sommes cinq « pension complète », selon que nous classifie M^{me} Luciani : Harry Smithson, de Londres, M. et M^{lle} Blum, de Cologne, et nous. Les Blum, père et fille, venus à Ajaccio pour les vacances de Pâques, ont d'abord éveillé quelque suspicion chez notre trio d'anciens alliés, mais, la bienveillante facilité des voyages aidant des deux côtés, nous n'avons pas tardé à sympathiser.

M. Blum, ancien professeur de latin dans un lycée allemand, a une grande passion : Napoléon. Il l'appelle *Mein Kayser*, et, la première fois, il fallut expliquer qu'il ne s'agissait pas d'un Hohenzollern, mais bien de celui dont le phonographe de M^{me} Luciani, jouant l'*Ajaccienne*, nous clame le nom à toute heure du jour :

Napoléon ! Napoléon !

M. Blum a soixante-dix-huit ans. Il ne voulait point mourir sans avoir vu Ajaccio et la Casa Bonaparte. M^{lle} Blum, qui n'a d'autre désir que de rendre heureux son cher bonhomme de père, a fait la malle et, de Cologne par Nice, les deux ont débarqué au berceau du grand Corse.

M^{lle} Blum, dont les cheveux sont gris, est jolie et douce. Elle parle un français si pur que

nous ne pouvions croire à sa nationalité, et Mammy l'a adoptée de tout cœur dès qu'elle sut que son fiancé, mort à la guerre, était un aviateur français. Tous quatre, salués par un ironique « bonne chance » de Smithson, avons fait l'expédition des Milelli, pilotés par un jeune chauffeur ajaccien qui n'avait d'ailleurs jamais entendu parler de la maison de campagne des Bonaparte.

Nous avons consulté des guides, nous avons interrogé les chauffeurs qui se grillent au soleil sur la place du Diamant, fumant et crachant sans modération, et nous nous mettons enfin en route tout à fait au hasard, munis de ce seul renseignement que les Milelli sont à dix minutes de l'école d'agriculture de Castelluccio. La route est une succession de trous d'obus ; nous faisons des festons prudents à raison de cinq kilomètres à l'heure, et le jeune chauffeur grogne qu'il aimerait avoir à piloter le préfet :

— Et j'te le secouerais, et j'te lui ferais faire du 40 à l'heure ! rage-t-il.

De l'école d'agriculture à flanc de montagne et de sa terrasse, la vue est splendide sur les hauteurs environnant Ajaccio, sur la ville, le golfe, la mer. Mais l'édifice lui-même a cet aspect minable, abandonné, indigent et sale des bâtiments officiels en général et corses en particulier. J'essaie de repérer une seule fenêtre qui ait des vitres intactes... Il n'y en a pas.

Nous descendons à la recherche d'un sentier.

Un paysan, qui paraît ignorer le français et à qui nous demandons, en petit nègre, le chemin des Milelli, nous désigne une prairie à l'herbe haute, aux arbrisseaux épineux, où nous nous aventurons, évitant les murs bas caparaçonnés de ronces, foulant l'asperge sauvage. Rien ne vaut, pour ranimer l'énergie défaillante du pauvre M. Blum, que lui conter la fuite de Lætitia et de ses enfants, en la nuit du 24 mai 1793, puis, en 1799, la réunion des généraux de l'armée d'Égypte autour de Bonaparte, qui leur fait les honneurs du petit domaine de ses pères, comme l'écrira Bourrienne.

Enfin, nous voilà dans l'émouvant champ d'oliviers où *Nabulione* venait se reposer, écrire, causer avec le vieil oncle, l'archidiacre Lucien, Zio Luciano, jouer peut-être avec ses deux sœurs, qu'il appelait, en italien, Marianna et Paoletta. M. et M^{lle} Blum paraissent beaucoup plus émus que nous en contemplant cette croulante bâtisse négligée par toute Administration, dont les murs gris sale et les fenêtres vermoulues ont vu la beauté de Madame Mère et de Pauline, et le sec profil volontaire du Petit Caporal. Nous nous égail-
lons ; M^{lle} Blum cueille des iris blancs et une branche de chêne vert, Mammy s'aventure sur les marches disjointes d'un escalier qui menace ruine, et risque de s'attirer la colère d'un essaim de guêpes. Moi, je pense à ce que je vais écrire à Jean. Assis sur un rocher, M. Blum se perd

en songeries... Iéna, Austerlitz, Waterloo?

Le chauffeur essaie d'ouvrir la porte d'entrée. Il la secoue sans égards, mais elle résiste et nous ne pourrions visiter la demeure des Bonaparte.

En Allemagne, en Suisse, en Angleterre, cette historique maison, protégée heure par heure contre le temps, les intempéries et les hommes, serait inscrite sur tous les guides, il y aurait un gardien, on y viendrait en pèlerinage. Si fiers que nous soyons de si grands souvenirs, nous avons tout de même un peu honte d'exhiber aux Allemands, férus d'une de nos gloires, un tel ensemble de pingre misère. Il y a sans doute faute de la France, mais la Corse, si orgueilleuse de son grand fils, ne pouvait, ne peut rien? Rien de ce peu qu'il faudrait?

Ce cadre seul suffirait, si les années et les pluies n'avaient fait une bicoque de la maisonnette digne des honneurs d'un temple. Mais peut-être c'est l'abandon qui rend ces vieilles pierres plus émouvantes que les marbres du tombeau, peut-être ces oliviers sont plus éloquents que le dôme des Invalides, d'avoir vu les jeunes rêves de César...

De lointains tonnerres viennent mourir ici en échos assourdis. C'est l'escadre anglaise à l'entrée du golfe, ce sont ses canons, et cela me frappe comme si c'était paradoxal, étrange. Oui, vraiment, Albion chez Bonaparte.

IX

17 Avril 1931

Aux Gastronomes : c'est l'enseigne flatteuse et alléchante d'un modeste petit restaurant où, très souvent, nous venons chercher quelque substantielle compensation au « petit ragoût » impromptu de la mère Luciani. Et, vraiment, la chère n'y est pas mauvaise, ni les vins, âpres mais sincères.

Les habitués ne changent guère, petits employés la plupart et quelques vieux messieurs corrects dont les ressources pécuniaires sont visiblement assez restreintes, des retraités, sans doute, à en juger par leur ruban ou leur rosette d'un rouge fatigué.

Pour écouter « l'indigène », comme dit Mammy, nous changeons de table chaque fois. Ainsi nous entendons tour à tour le Corse admiratif, pour qui rien n'est bien ni beau qui ne soit corse, et le Corse critique, qui en a assez des défauts, inconvénients et abus de la Corse. Il y a aussi le continental, qui a découvert à lui tout seul l'île, ses habitants et leurs cou-

tumes, et serait malheureux s'il ne réussissait à imposer aux voisins son récent savoir.

Aussitôt que le continental découvre une oreille résignée, il s'assure de sa victime et ne la lâche plus.

— Il y a quinze jours que vous avez débarqué et vous n'avez pas quitté Ajaccio ! Autant dire que vous n'avez rien vu de vraiment corse et que vous ne connaissez pas encore ce qu'il y a de plus beau et de plus caractéristique dans l'île. Moi qui vous parle, je viens ici tous les deux ans pendant six mois, et pourtant je n'ai pas tout vu. Si vous voulez, je me mets bien volontiers à votre disposition pour vous indiquer les endroits qu'il faut avoir visités. Ainsi, une supposition que vous vouliez aller à Bonifacio. Bon ! vous prenez l'autocar, n'est-ce pas?... Eh bien ! vous n'y êtes pas du tout...

Mammy se croit obligée de rectifier :

— Non, j'embarquerais de préférence sur la *Ville-d'Ajaccio* qui, du samedi matin au mardi matin, fait la côte..., mais j'attendrais que la mer soit plus calme.

— Ah ! je vous attendais là, ma pauvre dame ! Eh bien ! vous en aurez du plaisir ! Faites ce que je vous dis et vous me direz merci. Voilà... Vous vous levez de bonne heure pour prendre l'auto postale de sept heures...

Je ris sous cape : Mammy, qui déteste se lever tôt, se déclare malade si elle doit quitter sa chambre avant huit heures. Le bavard conti-

nue, intarissable, et mêle renseignements et potins, mets locaux et drames, tarifs et élections. Etourdis et ennuyés, nous dodelinons de la tête, mais nous n'écoutons guère. Aussi bien nous n'avons aucune intention d'aller à Bonifacio, même si, comme veut s'en porter garant notre interlocuteur, le vin y est un véritable nectar nullement comparable au dur vin bleu d'ici, qu'après quelques gorgées Mammy et moi noyons d'eau. Le bonhomme, enfin, s'en va. Soulagement.

— Les enthousiastes sont encombrants, dit Mammy. Êt souvent il y a plus de vanité dans leur enthousiasme que véritable plaisir et satisfaction sincère d'avoir trouvé, sans guide, quelque chose de bien ou de beau. Ce spécimen est loin d'être unique. Il se retrouve partout. C'est le voyageur qui vous dit : « Avez-vous été à Alger ? Ça ne vaut pas Casablanca. » Mais, si vous êtes allé à Casablanca, grande est votre faute, car ce n'est qu'à Alger que l'on peut découvrir toute la beauté africaine. D'ailleurs, le monsieur qui a tout vu, tout connu, et rien compris, a le cœur sur la main, il vous plaint sincèrement et il se sent malheureux s'il n'arrive pas à vous convaincre et à vous faire profiter de son expérience.

Le Corse intransigeant est plus amusant dans sa candeur et sa simplicité, car, tout naturellement, il considère étranger et quelque peu inférieur celui qui n'est pas né dans l'île,

Il n'a peut-être pas vu grand'chose sur le continent, et, même ce peu, il veut l'oublier. L'air natal lui sert d'eau de Léthé. Il ne lui plaît d'établir aucune comparaison, et les laideurs qui l'environnent et devraient l'attrister ou l'indigner lui paraissent peut-être autant de raisons d'orgueil. Les femmes qui travaillent, alors que les hommes braillent dans les estaminets ou se rôtissent les côtes au soleil, rien de plus naturel pour lui. Il n'y pense d'ailleurs pas. Que les rues soient des dépotoirs, que le sordide domine partout, que les jardins maraîchers soient cultivés par des Sardes, les routes refaites par des terrassiers italiens, les forêts exploitées par les étrangers, tout cela est très bien ainsi. Il sait, lui, que le Corse est une manière d'aristocrate, l'élite de la Méditerranée, quoi ! Il ne s'aperçoit pas, le pauvre, combien il serait cocasse s'il n'inspirait une sorte de pitié irritée.

Par exemple : Si, entre Corses, on veut s'injurier et faire luire au jour le pistolet toujours chargé ou la lame loyale, il n'y a qu'à traiter l'adversaire de *Lucchese*, Lucquois.

Mammy dit avec un sourire :

— Connaissez - vous Lucques, Monsieur ? C'est une ravissante petite cité, gracieuse, propre..., et les vestiges de son passé sont beaux... et son bien-être actuel est digne d'envie...

Mammy ne continue pas, dans la crainte de

voir la fâcheuse apoplexie terrasser notre interlocuteur. Quand on a l'honneur d'être né à Bastelica, eh bien ! cela va de soi, dans le monde il y a d'abord Bastelica, ensuite la Corse, ensuite tout le reste, aussi bien Londres que Lucques.

— Voyez-vous, Madame, le Corse aime avant tout l'indépendance, la liberté, il a toujours lutté pour elle...

— Cette histoire de la Corse me rend malade, répond maman paisiblement. Il y a trop de coups de fusil en haine de toute autorité et de toute discipline. Et puis du tragique à jet continu et pas un sourire.

— Ah ! Madame ! que vous avez raison ! pas de sourire et, en fait de femmes, cette odieuse Colomba, dont on a voulu faire notre héroïne, doit être prise comme modèle de nos vertus. La Sainte Vierge de l'Escopette, quoi !

C'est le Corse réfractaire.

Il entre en lice et, de ses yeux noirs, vifs et intelligents, il toise, avec un dédain non dissimulé, l'homme de Bastelica.

— Oui, poursuit-il, c'est inouï ce que l'on perd de temps à bavarder. On fait de la politique, vous comprenez ? A d'autres, les pelles et les bûches. Ici, tous sont avocats, tous politiciens ! On n'a guère envie de travailler, mais, pour palabrer, nous ne craignons personne. Et il n'y a qu'à faire un tour, n'importe où, pour voir quelles magnifiques carrières de ma-

oeuvre et de terrassier s'offrent à nos brailards, si seulement ils n'avaient un de ces poils dans la main que rien ne déracine... Ah ! si les Corses avaient moins lutté pour cette fameuse liberté ! s'ils avaient travaillé davantage !

— D'abord, vous...

Le citoyen de Bastelica suffoque.

— D'abord moi, reprend l'autre, je les connais, les Corses, n'est-ce pas ? J'en suis. Si Madame et son fils n'étaient pas là, car, enfin, ils sont Parisiens et je ne veux pas dire devant eux tout ce que je pense, j'en aurais long à raconter. Et des dures !... Non, non, il vaut mieux pas. Madame, parlez-nous de Paris, cela vaudra mieux. Voyez-vous, ici, je me sens exilé, je ne fais que regretter Paris, ses boulevards, son esprit, ses jolies femmes...

— Las ! Monsieur, c'est le Paris d'avant guerre que vous évoquez. Maintenant, Paris n'est plus notre Paris. On y est énervé, fatigué, impoli, soucieux, et, pour combattre l'inquiétude de l'heure, il n'y a pas ce golfe merveilleux, ce ciel bleu et cette douceur exquise de l'air !

Maman met d'accord les deux vieux messieurs. Elle promet à l'un que, certainement, elle ne quittera pas la Corse sans avoir été à Bastelica, et à l'autre de ne pas ménager quelques utiles vérités à ses compatriotes.

Nous nous éloignons, mais nous entendons

fort bien le deuxième insulaire dire à haute et intelligible voix :

— Je vous le dis, nous prenons la violence pour de la force, nous sommes des fainéants et nous ne comprenons même pas notre intérêt. Fierté ! loyauté ! Des mots ! Dès qu'il s'agit de sous on vous roule autant et mieux qu'ailleurs, mais, si c'est toujours fichant d'être roulé, ce l'est encore plus de devoir l'être par des paysans qui sont de fichues bêtes !

Nous avons relu *Colomba*. Mérimée a édulcoré, mais son héroïne, telle quelle, est profondément déplaisante, hors nature. Cette virago à carabine ne méritait pas le bruit fait autour de son nom ni les pèlerinages à son berceau des badauds de Corse et d'ailleurs.

J'expose mon point de vue à la mère Luciani. De stupeur, elle ramène son tablier en angle, découvrant sa jupe mal attachée, qui aurait urgent besoin des soins minutieux du teinturier.

— Comment ! vous n'aimez pas *Colomba* ! Autant dire alors que vous n'estimez pas les bandits d'honneur !

— Non, ils ne me plaisent pas.

— Oh ! moi non plus, je ne les estime pas !

Harry Smithson fume sa pipe à califourchon sur une chaise et regarde le golfe moiré dont les vaguelettes viennent mourir au bas de la terrasse.

Il continue :

— Bandit et honneur, cela ne va pas du tout, pas du tout ensemble.

— Monsieur Smithson, dit M^{me} Luciani digne et toute rouge, vous êtes mon hôte, mais je ne vous permettrai pas de nous insulter.

— Je n'insulte personne, seulement je dis que le mot « honneur » est un trop facile prétexte pour ceux qui se jettent au maquis.

Harry est un solide garçon haut et bien charpenté. Blond, soigneusement rasé, gai et courtis, il ne manque pas d'humour et s'exprime en un français sans nuances mais correct. Visiblement pénétré, comme tout Anglais, de la conviction initiale et définitive d'une suprématie britannique qu'il juge puéril de démontrer ou de discuter, il s'amuse sans doute à provoquer la colère indignée de M^{me} Luciani qui ne veut pas qu'on touche à l'auréole de ses héros de l'escopette.

— Monsieur, vous ne pouvez pas parler de ce que vous ne connaissez pas. Heureusement que nous avons les bandits pour qu'il y ait un peu de justice ! Que deviendrions-nous sans eux ?

— Oh ! probablement quelque chose de mieux. Et la Corse serait plus... plus... habitable.

— Mais, puisque vous êtes si mal ici, monsieur Smithson, pourquoi n'êtes-vous pas resté chez vous ?

Smithson hausse légèrement les épaules.

— Oh ! chère madame Luciani ! Ce n'est pas pour moi. Je ne cherche pas le confort, ici. J'ai seulement besoin de me reposer, et la Corse sauvage est très bien pour quelques semaines... C'est pour les Corses que je dis. Ce serait tellement plus agréable pour eux !

— Nous sommes des sauvages ? crie M^{me} Luciani, exaspérée. Nous avons tout ce que vous avez dans votre pays.

— Oui, vous avez même des salles de bains, mais dans la vôtre les robinets ne laissent jamais couler d'eau, ni froide, ni chaude. Je me repose de la civilisation, madame Luciani. Je prends mon bain dans ma cuvette, et c'est très bien, chère madame Luciani, très bien, *very !*

M^{me} Luciani ne sait plus s'il faut dédaigner ou se fâcher ; son regard voudrait aplatir Smithson. Mammy est imperturbable, et moi je sens le fou rire me gagner, car je pense à mes ablutions matinales sur le carreau de ma cellule et au pot à lait rempli d'une eau tiède et jaune que je vais quérir moi-même à la cuisine.

Mais nous non plus, ce n'est pas une salle de bains que nous sommes venus chercher, c'est un beau paysage et du pittoresque. De l'imprévu aussi, et cela, nous l'avons, grâce, en partie, à M^{me} Luciani, à sa cuisine, aux robinets sans eau et à la baignoire réservée à la lessive.

X

Le même soir. Calumet de la paix : M^{me} Luciani nous a cuisiné un dîner entièrement corse. Du lonzo, échine fumée très savoureuse, des figatelli, petites saucisses au foie, grasses et assez lourdes. Pour terminer, du brucciu. Mais ce fromage de chèvre, s'il n'est pas fait à la campagne et tout à fait frais, n'est qu'un piètre régal. Nous avons enrichi le menu d'une terrine de merles, spécialité d'Ajaccio où, nourris des myrtes du maquis, ils valent vraiment les grives, et d'une bouteille de Patrimonio doré, dont les grappes sont récoltées au cap Corse. Pour finir, l'habituelle tasse de café... Inclignons-nous, il ne faut pas regarder la cafetière, mais, cette fois-ci, le café de M^{me} Luciani est bon. Une cigarette, et si Mammy est prête...

Pour l'instant, M. Smithson l'a chambrée et il lui confie ses petites affaires, plaisante son célibat, ses championnats et ses projets.

Je me rappelle tout à coup que Mammy a reçu une lettre de Liette. Elle a dû la laisser dans sa chambre, et je ne l'ai pas lue. Or, une

lettre de Liette est chose rare qu'il faut savoir approfondir et déguster lentement, car Liette aime écrire à la manière d'Épictète. Me voici à la table maternelle, méditant la prose dorée de ma sœur. Oh ! la magnifique période ! Elle a dû y travailler longtemps, et viser la postérité. Copions-la pour que rien ne s'en perde : « Jouissez donc tous deux, très chers, de ces heures ensoleillées, heureuses parce que fugitives. La vie n'étant qu'un jour de notre vie, il nous faut toujours espérer au delà de l'éphémère, mais il est sage de saisir ce qui est certain. »

Brave petite Liette ! Ça ne vaut pas « les lentes pourritures végétales » dont elle nous a gratifiés un jour à propos de l'automne, mais c'est très beau. Je ne saisis pas au juste ce qu'il faut que j'espère au delà de l'éphémère, mais je vais essayer de saisir ce qui est certain.

Tiens ! c'est demain dimanche et je ne pourrai pas l'embrasser. Nous avons remarqué un jour, Liette et moi, que nous ne nous embrassions jamais, tandis qu'avec Suzy ce sont, à tout instant, baisers bruyants après les poursuites et les bourrades tumultueuses. Alors nous avons décidé que, tous les dimanches matin, nous nous embrasserions.

En ces occasions solennelles, je m'introduis donc dans la chambre de mes sœurs. Suzy, les cheveux blonds enfouis sous l'oreiller, fait Rubens, quelque chose comme après la kermesse.

Un bas par-ci, un bas par-là, le couvre-pied de travers, un mouchoir, deux mouchoirs, trois mouchoirs dépliés ici et là, un livre entr'ouvert sur le guéridon, un autre par terre, une babouche près de la porte, l'autre sous le lit. Liette, tête brune et bouclée, a le sommeil majestueux et classique comme ses pensées. Les couvertures sans un pli, telle elle se couche, telle se réveille. Mon arrivée chasse les rêves et déclanche les amabilités :

— Tu es assommant, tu ne peux donc pas rester dans ta chambre?

Fort des conventions, je réponds :

— Je viens embrasser Liette.

Parfois, Liette tourne vers moi un profil encore endormi, parfois elle s'assied posément en Princesse hindoue. Elle me tend une joue rose et tiède et mon fraternel baiser retentit.

Je commence à bavarder, je tire les rideaux, j'ouvre une fenêtre.

— Tu ne pourrais pas faire un peu moins de bruit? Tu vas réveiller maman.

— Mammy, il y a longtemps qu'elle est réveillée!

— Eh bien! va la retrouver, ta Mammy, petit chouchou chéri, et laisse-nous nous habiller.

— Ou vous rendormir.

Je m'en vais, après avoir ramassé une des babouches de Suzy et la lui avoir jetée.

Furibonde, elle me poursuit dans le corridor, se trouve en peignoir devant le concierge qui

apporte le courrier et, vexée, disparaît comme par une trappe...

Ce sont de bons moments tout de même !...

Je range la lettre de Liette. D'autres papiers encombrant la table, et j'y fouille, car Mammy n'a pas de secrets pour moi.

Voici une coupure de journal. C'est un aimable confrère qui loue le dernier-né de Mammy.

« Roman vécu... Touchante réalité !... Connaissance du cœur féminin... Éternelle vérité de l'amour... »

Ah ça ! il est fou, ce bonhomme ! Vécu, réalité, vérité ! Je continue à lire, mais, vraiment, est-ce de Mammy que l'on parle ? Mammy n'est pas ainsi du tout. Roman vécu ? Par qui alors ? Par Mammy ? « ... Une femme amoureuse au cœur déchiré. » Elle a eu le cœur déchiré ? Mammy ? Allons donc !

Je continue à regarder parmi les papiers et je découvre une courte nouvelle, signée, corrigée, prête à être envoyée.

Je ne lis presque jamais rien d'elle. Ce n'est pas que je ne m'intéresse pas à son travail, mais... Je ne sais pas, c'est ainsi ; elle me raconte les personnages, je les vois vivre, je discute même avec eux, mais, après, je m'en désintéresse. Puis, un jour, Mammy nous dit que c'est tel roman qui nous offre ce complet, ces robes, la villa louée pour les vacances, ou ce voyage, et c'est tout. Lisons... Oh ! c'est

très bien, évidemment, c'est très bien, mais quelle fantaisie !

Fantaisie ? Imagination ? Ce n'est pourtant pas l'avis du confrère qui assure que tout roman féminin n'est qu'autobiographie en dépit qu'on en ait. Et cette nouvelle si tendre, si mélancolique, si amoureuse...

Je ne sais si je suis mécontent ou triste. Je voudrais déchirer ces pages. Je voudrais qu'elles n'aient pas été écrites.

J'ai quitté la Campanie et j'avance rapidement sur la route des Sanguinaires, éclairée par une lune brillante, toute en argent. Un couple devant moi ; la femme trébuche, l'homme la soutient, puis offre son bras... Mais c'est Mammy et Harry.

Vivement, je les rejoins :

— Monsieur Smithson, vous permettez que je reprenne ma place ?

Je me glisse entre les deux, sans brusquerie, mais sans hésitation.

— Où étais-tu, chéri ?

— Dans ta chambre, à lire ta dernière nouvelle !

D'une voix surprise et joyeuse :

— Ah ! c'est gentil, cela, petit Pim, cela me fait plaisir.

Je reste stupéfait. Aucune gêne, aucun ennui à la pensée de ces pages trouvées et lues par moi. Je m'attendais presque à des reproches, j'allais donner et demander des explica-

tions, et, pour un peu, on me sauterait au cou.

Je tiens le bras de Mammy solidement, comme un bien personnel, et je l'écoute bavarder gaïement avec Smithson, qui, dans son français un peu raide, nous conte ses expériences corses :

— Je suis arrivé à Ajaccio un jour où les fusils et les revolvers partaient tout seuls. J'ai cru que c'était la révolution comme à Mexico. Non, c'étaient les élections municipales. C'était de la joie politique. C'était l'allégresse des électeurs. En l'honneur de quelques gentlemen qui ne feront rien du tout, on a tué, par hasard, sept personnes qui en faisaient encore moins, dont une pauvre vieille chose de soixante-dix ans qui se chauffait au soleil et une jeune dame de vingt ans qui passait... Une vieille lady, qui, de son balcon, applaudissait je ne sais qui, a eu les mains traversées par une balle. Pauvre femme ! elle n'aura jamais plus envie d'applaudir des conseillers municipaux.

« -- Il fallait rester dans sa chambre, m'a dit la vieille dame Luciani », ajoute Smithson.

Et il continue :

— Oh ! oui, c'est très pittoresque, ce pays ! et les marchands de brownings et de stylettes doivent faire vite fortune. Oui, j'ai entendu dire que quarante mille cartouches ont été tirées cette année, lors des élections.

Quelques bateaux à moteur, éclairés à l'avant par une lampe à acétylène, martèlent

les secondes de leurs pulsations régulières.

— Hullo ! master Guy, quand irons-nous pêcher à la lanterne et manger une soupe aux poissons sur les rochers ?

— Quand vous voudrez, monsieur Smithson, mais pas ce soir. Je voudrais rentrer, je suis fatigué. Tu viens, mère ?

— Le baby a peur d'être seul ?

— Le baby a toujours besoin de sa mère, monsieur Smithson, et je ne la laisse à personne.

Mammy me pince pour me faire taire.

— Tais-toi, petit tyran. Je vais rentrer, moi aussi, car je suis fatiguée. Au revoir, monsieur Smithson.

L'Anglais se penche et baise la main de Mammy.

— Oh ! chère madame Chasseral, vous êtes fatiguée parce que vous avez beaucoup trop écrit, trop travaillé. Les femmes ne devraient jamais travailler. Le travail, c'est pour les hommes, n'est-ce pas, cher Guy ?

— Je m'ennuierais si je ne travaillais pas. Et Guy, pour l'instant, doit faire une seule chose ici : engraisser et prendre des couleurs...

— Comme un bon petit animal, tout à fait !

Harry est drôle en disant ça, nous rions de la plaisanterie britannique, et, moi, je ris de très bon cœur, car Mammy m'a compris. Elle m'a obéi. C'est énorme de sa part, et je me sens tout fier.

Assis sur le grand lit, je regarde Mammy ranger dans la commode le linge délicat qu'une jeune Ajaccienne de la place du Diamant lui rapporte à bicyclette.

Je siffote et, d'un petit ton dégagé :

— Dis, Mammy, cela ne t'est pas désagréable qu'un inconnu te prenne le bras ?

— Il me serait encore plus désagréable de paraître la forteresse qui se défend avant d'être attaquée, me répond Mammy gaiement.

Puis elle vient vers moi, passe ses doigts dans mes cheveux, m'ébouriffe, me pince le nez, me tire les oreilles et, imitant Smithson :

— Master Guy est donc jaloux ? Et la chère petite Mammy n'a pas le droit de bavarder avec un bon garçon inoffensif !... Grand nigaud, va !

Deux bonnes petites claques ponctuent l'apostrophe et me font un sensible plaisir.

— Mammy, n'est-ce pas, tu n'as jamais, jamais aimé quelqu'un autant que moi ?

Une seconde de silence qui me paraît bien longue, puis la voix grave :

— Je n'aurais jamais pu vous sacrifier, toi et tes sœurs, à qui que ce fût.

Mammy s'est détournée et regarde le golfe sombre et le ciel étoilé. Il me semble qu'en cette minute elle est loin, affreusement loin de moi.

Et cela me paraît tout à coup effrayant, cette pensée, ce doute que Mammy aurait pu, pour-

rait avoir dans sa vie une affection, une tendresse qui ne serait pas complètement, absolument pour nous, à nous. Ce serait inadmissible, monstrueux...

Mammy se tourne vers moi et, dans ses yeux tendres, lumineux, il me semble voir une nuance de rancune, de révolte.

Elle murmure :

— C'est naturel, n'est-ce pas, petit Pim? d'avoir eu vingt-huit ans et d'être restée seule avec trois petits enfants, toujours seule, toute seule !

— Tu n'as jamais été seule, puisqu'il y avait moi, il y avait nous.

Ma voix tremble. Je soupçonne tout à coup qu'un petit Pim, une Suzy, une Liette peuvent ne pas combler une existence et que, peut-être, au fond du cœur, Mammy cache du regret, un chagrin. On croit être tout et, un soir, un soir pareil aux autres, mais qu'on n'oubliera pas, on comprend, on sent que l'absolu n'existe pas, même dans l'amour maternel. Oui, Mammy ne nous aurait jamais sacrifiés, mais elle a sacrifié sûrement un autre et elle-même aussi. Ce sont donc des souvenirs qui attristent parfois ses yeux rieurs?

XI

Flâner dans les rues et les ruelles d'Ajaccio, remonter lentement le cours Napoléon, m'arrêter à chaque vitrine, assister au départ des automobiles qui desservent les villages, ce sont là quelques-unes de mes distractions. Ce matin, je regarde charger une auto postale de malles velues et de paquets. Des voix rauques s'interpellent en ce parler mi-italien, mi-français qui, de deux langues très douces, paraît n'avoir gardé que les rudesses.

En compagnie de deux enfants qui jouent à cache-cache et d'un vieillard qui se chauffe de son mieux au soleil d'avril, me voici maintenant place Abbattucci, assis sur une marche du monument érigé en souvenir du jeune général tombé à Huningue.

Entre deux arbres encore dénudés, un voilier dessine au loin son élégante silhouette sur le ciel d'un bleu clair. Je rêve de départs prochains. Ce n'est peut-être pas normal, mais je n'ai guère de confiance en l'avenir. Je le crains, pour tout dire, et n'y vois guère que d'angois-

santes inconnues. Quel avenir? Routine fastidieuse ou grands coups du destin? L'étouffement d'une mesquine besogne quotidienne ou la merveilleuse aventure?... Monotone cabotage côtier ou le large sans fin?

En attendant les grands départs, demain je m'évaderai de la Campanie pour faire mes débuts dans le reportage. J'aurai une aventure sensationnelle, mais il importe de la cacher pour l'instant à Mammy dont les craintes s'éveilleraient. Sous prétexte d'une promenade dans le maquis, j'irai en auto plus loin que Calcatoggia, au rendez-vous donné par Ristori, un bandit fameux, affirme Toussaint. Cette équipée videra complètement ma bourse, grâce aux frais de route, au cadeau à Toussaint et à la collation avec lui et Ristori dans une auberge où l'on aura du Patrimonio et du lonzo. Mais, ensuite, quelle lettre à écrire à Jean! quelles photos à placer dans les grands illustrés! quel papier sensationnel! Celui-ci, c'est Mammy qui aura à l'écrire, évidemment. Moi, je donnerai les éléments et le signerai. C'est le colonel, le vieux cousin, ce fossile, qui n'en reviendra pas. J'entends son éternel :

— Eñ bien! que va-t-on faire de ce grand garçon-là?

Ce grand garçon-là va se débrouiller sans lui. Et voilà! *Il farà da sè*, comme disent les Italiens.

M. et M^{lle} Blum traversent la place, après

avoir été pour la sixième fois faire leurs dévotions à la Casa Bonaparte. Le vieux gardien ne leur place plus l'ânonnante explication et les laisse seuls dans le salon de Madame Mère et dans la petite chambre du futur empereur. M^{lle} Blum s'attendrit devant le canapé sur lequel Napoléon vint au jour ; son père s'émeut, baissé sur la trappe d'où son grand homme échappa aux ennemis. Inépuisable admiration de M. Blum ! Taquin, je déplore parfois les catastrophes dont la France a payé tant de gloire, mais il est bien probable que si M. Blum s'avisait de maltraiter Napoléon, j'en prendrais, sans hésiter, la défense.

Hier, Mammy et moi, par une large route bordée d'eucalyptus, nous avons grimpé au sommet de la montagne qui domine Ajaccio. Si haut, le parfum du maquis paraît fondre ses subtiles et amères senteurs d'immortelles, d'asphodèles, de cistes et de lentisques. A la Punta, château des Pozzo di Borgo, nous avons vu le majestueux portrait d'un chambellan russe et, en face, celui, très modeste, d'un maigre jeune homme. Deux anciens frères d'armes que la haine a séparés : Pozzo di Borgo et Napoléon. Le maigre jeune homme a secoué le monde ; le chambellan russo-corse n'a eu qu'un rôle épisodique. Mais cela même aide à comprendre cette île où, malheureusement, presque toujours, on s'aperçoit que la haine est la plus forte.

Ma flânerie me mène place des Palmiers, moins intéressé peut-être à la statue du Premier Consul et aux palmiers qui l'encadrent qu'à la silhouette d'une jeune fille bien moulée dans un costume tailleur de drap beige. Je l'ai regardée avec plaisir et elle a de beaux yeux qui ont dû me voir. La voilà devant l'étalage d'un marchand de journaux. Elle choisit une revue, et, en payant, embarrassée de son sac, le fascicule tombe à terre. Occasion inespérée. Je me précipite. Un « Merci, Monsieur ! » charmant de confusion, un joli sourire et je me sens tout à coup une âme de don Juan. J'allais sûrement parler du soleil ou de la mer lorsqu'une tape sur l'épaule, et quelle tape ! met en déroute mon éloquence. Une main robuste me fait pivoter, et la voix cordiale d'Harry m'invite, comment dirai-je ? impérativement :

— Hullo, cher garçon ! Venez donc prendre l'apéritif avec moi...

Le cher garçon n'a que le temps de saluer la jeune fille, de lui dire d'un seul regard que ce n'est pas de sa faute, qu'il reviendra ici, que ce monsieur est un malotru, quoi encore ? et il est déjà loin, car l'autre cher garçon a de longues jambes et l'entraîne vivement à la terrasse d'un café. Je devrais sourire et remercier. L'intention est aimable, sans doute, mais je ne suis pas content. Du tout. Et je me tais.

Je tâcherai de la revoir. Peut-être joue-t-elle au tennis ? Elle sait sûrement danser, et sans

cet Anglais mal inspiré j'aurais maintenant de bien agréables perspectives.

Harry a commandé deux horreurs à boire, et celle qui m'est destinée me coupera sûrement l'appétit. Il me regarde du coin de l'œil, puis d'un ton inattendu, affectueux, ferme, sans moquerie, il me dit :

— Cher Guy, il ne faut pas en vouloir au vieil Harry, mais vous alliez faire tout à l'heure une petite bêtise. En Corse, il est préférable de regarder les jeunes filles de loin et même d'avoir l'air de ne pas les regarder du tout. Nous ne sommes pas sur le continent où l'on peut être simplement un bon camarade pour une jeune fille. Ici, on pense tout de suite au mariage. Si le jeune homme gagne sa vie, alors il doit épouser ; s'il est trop jeune, s'il n'a rien, s'il ne fait rien, on lui fait comprendre, et vite, qu'il n'a qu'à se tenir tranquille. S'il s'obstine, il lui en cuit, et même on lui flanque des balles dans la peau. Et que dirait la Mammy ?

Eh bien ! il en a de bonnes, ce mentor imprévu. J'aurais des histoires pour avoir échangé quelques mots avec une jolie fille ?

Harry insiste :

— Ici, il faut être sage, tout à fait sage, ou bien on peut avoir à le regretter !

Il avale une gorgée et ajoute d'un ton égal :

— J'ai vu, oui, je l'ai vu moi-même, un

pauvre bonhomme tout jeune, la tête trouée parce qu'il avait fait faire une promenade en auto à deux jeunes filles. Je ne sais pas s'il avait flirté avec elles, mais quand même cela est atroce.

Je me sens assez embarrassé. Harry m'avait donc observé depuis un bon moment? Alors, le malotru était un ami, et l'apéritif, si brutalement imposé, une diversion peut-être salutaire?

— Je vous remercie, Harry.

— Oui, master Guy, remerciez-moi. Ici, il n'est pas ennuyeux de regarder! mais il faut être — comment dites-vous? — circonspect.

Soyons circonspect et oublions la jeune fille au tailleur beige et aux beaux yeux noirs.

Aux *Gastronomes*, le Corse de Bastelica m'encourage sans le savoir à ne pas manquer mon expédition de Calcatoggia. Il nous conte comment, il y a quelque quarante-cinq ans, il déjeuna avec le fameux bandit Bellacoscia.

Collégien à Bastia, il revenait passer ses vacances au village natal, tout fier de son uniforme de lycéen et surtout de la belle casquette galonnée qui marquait son indéniable supériorité sur les pâtres et les paysans. Gaie-ment, en sifflotant, ce beau dimanche d'été, il gravissait un sentier étroit et encaissé, à la rencontre d'un sien cousin. Il arriva bientôt dans une clairière où son parent, mi-amusé, mi-sérieux, lui dit :

— Une autre fois, laisse ton képi à la maison : Bellacoscia, de loin, a cru que tu étais un gendarme, et j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de tirer. Maintenant, suis-moi.

Ce furent tours et détours dans le maquis. Enfin, près d'un torrent, ils trouvèrent Bellacoscia, tout fier des truites qu'il venait de pêcher. Son chien *Brusco*, au collier clouté, ne cessait de faire la ronde autour de son maître et, pendant le déjeuner, il veilla ainsi à sa sécurité.

Bellacoscia contait qu'il entretenait de bonnes relations avec ses frères, dont deux étaient gardes républicains et un troisième gendarme. Quand ils se réunissaient, les militaires ôtaient leurs uniformes dont on se servait pour dresser les chiens pendant que gardiens de la loi et le hors la loi bavardaient à leur aise. Cela est peut-être charmant, mais, au fond, choquant. C'est d'ailleurs l'avis du Corse réfractaire. Il fait une moue excédée :

— Bellacoscia, dit-il, passe encore. De son temps, on pouvait, à la rigueur, se croire *bandido d'onore*, et il était persuadé vraiment, ce pauvre ignare orgueilleux, qu'un Corse n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. Mais lui n'extorquait pas d'argent, ne faisait violence à personne. Il y a eu des Dons Quichottes du maquis qui protégeaient les faibles et en imposaient aux malhonnêtes. Ils avaient été poussés à la rébellion au nom de l'honneur mal compris qui

n'admet que la vengeance personnelle. Mais, maintenant, il est grand temps d'en finir avec les bandits d'honneur et sans honneur. Nous sommes en 1931 et ils se multiplient. Ils imposent tailles et corvées, ils terrorisent, ils abusent de tout et de tous, ils font les élections, ils se mêlent des services publics, ils prélèvent dime. Ce serait une opérette s'il n'y avait trop de sang. Est-ce qu'en Corse la loi n'est qu'un paillason? Qu'est-ce qu'on attend pour la faire respecter? Nous sommes devenus des grotesques tragiques!

Que la dame Luciani n'est-elle pas ici!

Peut-être qu'après-demain, moi aussi, je pourrai conter d'avoir partagé le pain et le sel avec un bandit pour lequel, d'ailleurs, je n'éprouve qu'une vague curiosité, mais aucune sympathie.

Mon héroïque expédition épatera Jean, tous mes camarades et Mammy, qui me la pardonnera, grâce au reportage inédit.

La journée passe vite et, à sept heures, comme d'habitude, nous sommes tous réunis dans la petite salle à manger de la Campanie, attendant le bon plaisir de M^{me} Luciani. Les Blum sont mélancoliques de partir déjà, et M. Blum voudrait au moins que le chemin du retour passât par l'Ile d'Elbe, où sa ferveur napoléonienne trouverait de nouveaux aliments. Mais c'est trop compliqué, long, coûteux, et il doit renoncer à cette joie en soupirant. Harry



fume sa pipe. Mammy, qui vient de rentrer, a un drôle de petit sourire.

— Savez-vous, monsieur Smithson, la proposition que l'on vient de me faire sous le sceau du secret?

Harry ne devine pas.

— On m'a offert de déjeuner avec un bandit, un vrai des vrais!

Et maman rit doucement, sceptique.

Harry aussi ; il ajoute simplement :

— C'est le coup classique...

— Oui, dit Mammy, et il doit réussir assez souvent avec les naïfs frais débarqués. C'est bien présenté, d'ailleurs. Beaucoup de mystère, serments de secret, hommes de confiance. Il faut un peu d'argent, naturellement. Mais quelles émotions vous attendent à Calcatoggia ! Et quelle gloire après ! Mise en scène de comparses, sûrement, et le bandit ne doit être lui-même qu'un paysan quelconque.

— Bien entendu, vous avez refusé ? demande Harry.

— Sans doute, mais j'avais bien envie d'accepter pour voir la piteuse mine qu'aurait faite ce bandit de raccroc quand je l'aurais traité de fumiste !

On rit. Je ris aussi, mais avec quelque contrainte. Si j'avais dix ans de plus, j'aurais été dire son fait à Toussaint. Je me suis borné à l'informer assez sèchement que je n'étais pas bien et que ce serait pour une autre fois.

— Quand vous voudrez, m'a-t-il répondu.

Et, ce matin encore, l'impudent bonhomme m'assurait qu'il fallait s'y prendre bien longtemps d'avance.

Mauvaise journée. Ce n'est pas encore l'heure de *faradasser*. Don Juan a dû battre en retraite et l'audacieux reporter n'était qu'un béjaune.

XII

22 Avril 1931

Dans le paisible désœuvrement où s'écoulent mes jours, j'ai pris l'habitude d'assister, vers sept heures du soir, à l'arrivée du courrier de Marseille ou de Nice.

De la Campanie, on voit les navires avancer lentement dans le golfe, on entend les bruits intermittents des manœuvres d'accostage, et, sans se presser, on a le temps d'arriver à quel bien avant que les passagers débarquent.

Les départs ont lieu presque à la même heure, et hier soir nous avons accompagné, jusqu'à bord du *Cyrmos*, les Blum qui s'en retournent à Cologne, où ils nous attendront, disaient-ils, car Mammy, heureuse d'un voyage

qui lui permettra de revivre ses souvenirs de jeunesse en Rhénanie, leur a promis une visite. M. Blum, silencieux et mélancolique, regarde les palmiers. M^{lle} Blum a embrassé maman. Et, quand le *Cyrnos* s'est éloigné, deux carrés blancs nous ont salués longtemps.

— Mammy, te voilà mélancolique parce que deux Allemands nous quittent !

— Avoue, Guy, que ceux-là étaient faits sur mesure pour moi.

Dans la nuit noire, bras dessus bras dessous, nous revenons à la Campanie où M^{me} Luciani a salué d'un jeu de lumières électriques le départ du *Cyrnos*.

Pour chasser la tristesse des places vides, M^{me} Luciani a eu une idée si simple qu'elle estime superflu de consulter Mammy.

— Tencz, dit-elle sans façon à Harry, vous sercz content, je vais vous mettre à la même table que M^{me} Chasseral, cela me donnera moins à faire, et à Antoinette aussi.

Il est certain qu'Antoinette, unique et minuscule aide de M^{me} Luciani, aurait beaucoup à faire si elle devait remplir toutes les fonctions qui lui sont dévolues. Mais elle juge inutile de se fatiguer pour un résultat approximatif et préfère soigner sa menace d'appendicite dans sa soupente ou regarder travailler Toussaint, qui est, tour à tour, chauffeur, cuisinier, jardinier. C'est un beau gars aux cheveux bouclés, qui a un sens très vif de l'égalité, comme tous les

Corses. Pas fier et bon enfant, il serrerait la main à un souverain comme il la serre à Mammy matin et soir. Je ne lui ai pas gardé rancune de son hypothétique bandit, et aujourd'hui même je me suis réconcilié, faisant avec lui, dans un grand bruit de ferraille, une promenade en auto dans les environs d'Ajaccio.

L'anonyme et composite véhicule acheté au rabais par M^{me} Luciani est aussi pittoresque que sa propriétaire. D'origine américaine, abâtardi de pièces de toutes origines, juché haut sur quatre roues, il vrombit d'importance, part en à-coup, secoue en tous sens ses occupants, marche convenablement ou, sans plausible raison, se décourage subitement et résiste à toute sollicitation. Inutile de le molester, il s'entêterait.

— C'est comme les femmes, dit Toussaint, philosophe. Faut attendre que la lubie soit passée.

On attend, on manœuvre patiemment et, tôt ou tard, on atteint généralement le but choisi. Il est d'ailleurs prudent de le choisir assez près.

Au soir, comme deux fois par semaine, à l'heure du coucher de soleil, me voici sur le quai pour l'arrivée du courrier.

Il aborde : bruits, exclamations, rires. Deux jolies filles descendent la passerelle... Elles ressemblent à mes sœurs. Non ? ! Je rêve... Ce n'est pas possible ! J'ai la berlue... Mais si ! ce sont

elles qui agitent les bras, ce sont Suzy et Liette qui crient, sans souci des présents :

— Hep, hep, Pim ! Surprise-party !

Ah ! pour une surprise, c'en est une ! Sera-t-elle du goût de Mammy ?

Elles me prennent dans les bras.

— Mais tu es un moricaud ! Pauvre chou ! Crois-tu qu'il s'en est fait du lard, et du muscle ! Dis donc, il est pas laid, le patelin !

— Ah ! non ! n'allez pas faire les Parisiennes en vacances et vous fiche de tout. Dites-moi plutôt ce qui vous a pris de faire un tel voyage et d'arriver sans crier gare... Mammy va se fâcher...

— Crois-tu ? Mais non ! Elle sera ravie ! Tu vas voir...

— Nous verrons... Vous avez des bagages ?

— Non, une valise chacune.

— Mais avec quel argent ?...

— Sois tranquille, on n'a pas pillé ton coffre, ni vendu tes livres...

Comme à Paris, sans nous en rendre compte, nous parlons tous trois en même temps. L'un commence une phrase et les autres la terminent, la réfutent ou la commentent. Pas de solos au delà de six mots. Je comprends qu'un amour de notaire a enfin remis à Suzy un petit legs, souvenir d'une arrière-grand'tante, et alors...

Et alors on a persuadé tante Mimi, on a rempli deux valises et un carton à chapeaux, on a

pris des carnets au P. L. M., et tout le long du voyage on a eu des amours de contrôleurs et même des amours de matelots. Bref, convoyées par tant d'affections spontanées, mes deux sœurs viennent de débarquer.

— Nous n'avons pas douté un instant de votre joie délirante à nous revoir.

— Dis que tu délirés?

— Je délire, mais je cherche un taxi... Veine, Toussaint! Hep! Toussaint?

Toussaint, surpris, arrête sa voiture et embarque les valises, sans quitter des yeux mes sœurs. Il me donne un coup de coude dans les côtes en témoignage muet mais éloquent de son admiration.

— Je vous présente Toussaint, as du volant. Dites donc, Toussaint, si on allait d'abord en ville pour acheter quelques suppléments pour le dîner? Je suis sûr que M^{me} Luciani recevrait plutôt mal cet excédent de convives inattendus.

Mes sœurs rient, s'amuse de tout et on voit bien qu'elles n'ont pas eu le mal de mer. Entre les deux, ahuri de questions qui n'attendent pas les réponses, on me tâte à nouveau bras et épaules.

— Tenez-vous, sapristi!

— Bah! on est à la campagne.

— A la campagne! Ajaccio! Heureusement le bruit de ferraille empêche que Toussaint nous entende.

Nous achetons du lonzo, du jambon, des sar-

dines, du beurre, une douzaine d'oranges et *presto, presto* la route des Sanguinaires.

— Mammy, Mammy ! Il y a deux colis pour toi, en bas. Tu veux venir signer le reçu ?

— Je viens, chéri.

Mammy arrive, est soulevée par Suzy, passe dans les bras de Liette, et, muette de saisissement, contemple les deux péronnelles satisfaites de leur équipée.

— Voilà, c'est nous ! On sait se débrouiller, hein !

— Mais c'est fou, c'est fou, sans demander la permission, sans prévenir...

— Surprise-party, dit Liette.

— Surprise-party, renforce Suzy, en prenant Mammy par la taille et en l'entraînant dans un fox-trot.

Au même moment, le phonographe joue l'*Ajaccienne*. Smithson, du jardin, chante d'une voix cordiale mais fausse :

Napoléon ! Napoléon !

Et M^{me} Luciani, les mains sur les hanches, contemple ce débordement de gaieté avec une vraie sympathie.

— Heureusement qu'il y a les chambres de M. et M^{lle} Blum !... Elles ne sont pas encore refaites... Antoinette, une rallonge à la table, deux couverts de plus ! vite !

Il est probable que, dès demain, Suzy, Liette

et moi nous disputerons, mais, en attendant, je suis rudement content.

Tous les quatre, dans la chambre de Mammy, nous parlons en même temps. En un clin d'œil, la table maternelle a été bouleversée. Suzy se frise avec le fer de Mammy, Liette réclame un peigne. Ravie de revoir les grandes, Mammy n'a qu'un petit soupir en contemplant ses affaires que, pendant un mois, nul n'a bouleversées.

Pour que mes sœurs ne devinent pas cette pensée secrète que la pauvre chère Mammy se reproche sitôt formulée en un coin du cerveau, elle embrasse ses filles, les gronde, les embrasse à nouveau.

— Je n'ose penser, songe-t-elle tout haut, à ce qu'aurait dit ma mère si je lui avais joué un tour pareil.

Rires et plaisanteries. Mammy date, évidemment. Ces temps préhistoriques sont révolus.

Mais voilà le gong qui annonce le dîner, c'est-à-dire la voix d'Antoinette qui crie dans l'escalier :

— A table ! A table !

Nous descendons. Mammy présente M. Smithson aux demoiselles, et Harry s'incline, très britannique. Il a soigné sa toilette, et Suzy ne tarde pas à me confier que *mon* Anglais est très bien. Les voilà qui parlent anglais, et Harry, tout épanoui, ne s'arrête que pour se féliciter

avec Mammy de la parfaite prononciation britannique de Suzy.

Tout de même, le français reprend le dessus et on peut s'entendre.

— En somme, résument Liette et Suzy, heureusement nous sommes arrivées pour vous secouer un peu...

— ... Et interrompre votre vie de petits bourgeois.

— Vous rêvez sous les palmiers, vous déjeunez...

— Vous siestez, vous lisotez...

— Dinottez, écrivassez et dormottez.

— Vous seriez capables de quitter la Corse sans avoir vu aucune de ses merveilles...

— Aussi, maintenant, conclut Suzy engageante, on va établir un bon petit programme, mouvementé, n'est-ce pas, maman?

— Oui, oui, répond l'interpellée sans grande joie.

— Ah ! oui, intervient Harry avec élan. Si vous le permettez, Madame, je le préparerai et je prendrai soin de tout.

— Comment ! monsieur Smithson ! mais vous me disiez qu'il vous fallait partir...

Mammy a dit cela très simplement, sans sourire. Pourquoi donc Harry se confond et bredouille qu'il s'est mal exprimé, que peut-être... et si... c'était que... la dépêche qu'il attend...

— Oh ! je comprends ! fait Mammy imperturbable.

Je ne savais pas que Harry connût si bien la Corse. En esquissant une ébauche de programme, il n'oublia aucun village, aucun point de vue. Tout hameau était pittoresque, le moindre cap avait je ne sais — c'est-à-dire, il ne sait — quel charme, et il n'est plus calanque qui ne vaille le voyage. Si nous suivions la moitié de ce programme, nous serions encore ici l'année prochaine. On décide donc de le restreindre, mais, tel quel, il va falloir additionner des centaines de kilomètres, ce qui a l'air de décourager Mammy et d'enthousiasmer les mignonnes.

— Mais les routes sont horribles ! Vous le savez bien, monsieur Smithson.

— Pas tellement, Madame, assure ce garçon sans vergogne. Pas tellement. Quelques cousins dans l'auto. Je trouverai une bonne auto bien suspendue, et ce sera très, très bien.

Mammy n'insiste plus et, pendant que nous dressons nos plans, elle va remettre un peu d'ordre en celle qui était sa chambre. Suzy étant passée, nul ne peut plus savoir où est le savon, où se sont enfouis les ciseaux et qu'est devenu tel pot de crème. Mais Mammy a l'air heureux quand même.

XIII

19 Mai 1931

Pour nous reposer de nos excursions cahotées, Harry nous a invités à déjeuner au Scudo, petite plage de sable, ombragée d'eucalyptus, de mimosas, de pins parasols et de figuiers de Barbarie. Harry a apporté, dans l'auto de Tous-saint, tout un matériel culinaire, emprunté à M^{me} Luciani, car il prétend nous faire goûter une vraie, une magistrale soupe aux poissons. Il a fait beaucoup de camping, nous dit-il, et c'est merveille, en effet, de le voir à l'œuvre, autour d'une marmite où disparaissent petites langoustes coupées vivantes — ô horreur ! — et poissons de rochers, que ce Nordique, amateur de bouillabaisse à la marseillaise, est allé, tôt ce matin, choisir lui-même au marché. Suzy dispose la nappe sur le sable et met le couvert, Mammy lit, et Liette, soudain inspirée, tend les bras vers la mer et déclame des vers italiens. Nous les reconnaissons et nous les comprenons aussi, car Liette nous les a expliqués alors qu'elle préparait sa licence d'italien, mais ici, sur une plage ajaccienne, en face de cette mer parfois sauvage, aujourd'hui si douce, ils pa-

raissent vraiment évoquer le drame napoléonien :

*O solitaria casa d'Ajaccio,
Cui verdi e grandi le querce ombreggiano
E i poggi coronati sereni
E davanti le risuona il mare!*

*Ivi Letizia, bel nome italico
Che omai sventura suona ne i secoli,
Fu sposa, fu madre felice,
Ahi troppo breve stagione! ed ivi,*

*Lanciata a i troni l'ultima folgore,
Date concordi leggi tra i popoli,
Dovevi, o consol, ritrarti
Fra il mare e Dio cui tu credevi.*

*Domestica ombra, Letizia or abita
La vuota casa : non lei di Cesare
Il raggio precinse : la corsa
Madre visse fra le tombe e l'are.*

*Il suo fatale da gli occhi d'aquila,
Le figlie come l'aurora splendide,
Fremmenti speranze i nepoti
Tutti giacquer, tutti a lei lontano.*

*Sta ne la notte la corsa Niobe,
Sta su la porta donde al battesimo
Le usciano i figli, e le braccia
Fiera tende su'l selvaggio mare :*

*E chiama, chiama, se da l'Americhe,
Se di Britannia, se da l'arsa Africa
Alcun di sua tragica prole
Spinto da morte le approdi in seno.*

Harry est séduit par la pathétique harmonie des vers, mais il ne comprend pas. C'est bien son tour.

— Petite Liette, dit-il, traduisez-les-moi, voulez-vous?

Il quitte l'odorante marmite et s'approche de Liette qui sourit, flattée, et déclame :

O solitaire maison d'Ajaccio,
Ombragée par de hauts chênes verts,
Environnée de paisibles collines
En face de la mer frémissante!

Ici Lætitia, beau nom d'Italie
Qui depuis et à jamais veut dire malheur,
Fut épouse, fut mère heureuse,
Pour si brève saison, hélas! et ici,

La dernière foudre lancée aux trônes,
Ayant donné aux peuples de concordes lois,
Ici, ô consul, devais-tu pour toujours revenir
Entre la mer et Dieu, auquel tu croyais.

Fantôme familier, Lætitia hante encore
Le foyer déserté : elle que les rayons de César
N'ont pas couronnée, elle, mère corse,
Qui vécut entre les tombeaux et l'autel.

Son fils fatal, au regard d'aigle,
Ses filles, éblouissantes aurores,
Ses petits-fils, frémissants espoirs,
Tous sont tombés, tous loin d'elle.

Et, debout dans la nuit, la Corse Niobé,
Debout sur le seuil d'où ses enfants
Allaient au baptême, tend les bras,
Farouche, vers la mer sauvage

Et clame, clame pour que d'Amérique,
Ou d'Angleterre, ou de l'ardente Afrique,
Quelqu'un de ses tragiques descendants,
Poussé par la Mort, aborde en son sein.

Harry, ému, couvre de fleurs notre Liette,

et, moi, je cherche quelques épines à propos de l'*arsa Africa*, ce Zouloulând où un frémissant espoir s'éteignit, le jeune fils du troisième Napoléon que les Britanniques laissèrent s'aventurer dans la brousse sauvage. Mais Harry ne sent pas les piqures, distrait, dirait-on, et même soucieux.

Qu'il fait bon ! Si cela pouvait toujours durer. Dire qu'en ce moment il y a des autobus, des trams, des métros, des gens qui s'affairent dans les rues, dans les magasins, dans les bureaux... Un bureau ? Est-ce le sort qui m'attend ? A Dieu ne plaise !

Les Colonies ? J'ai dix-sept ans, Mammy a trop entendu parler des maladies, des serpents et des insectes de là-bas et elle serait si malheureuse... Une profession ? Laquelle ? Je me laisse vivre en ce moment, et j'ai l'air de n'avoir aucun projet, mais il n'en est rien. Je voudrais trouver ce qui me plairait, un travail qui me passionnerait. Mais voilà, ni moi ni mes camarades ne savons pas ce que nous voulons. Nous savons surtout ce que nous ne voulons pas.

Je ne veux pas être un rond-de-cuir, ni passer toute la vie dans l'ornière en faisant toujours la même chose. Je n'ai ni grandes ambitions, ni grands désirs, et il me semble que ce ne devrait pas être bien difficile d'y suffire. Ce que je voudrais ?... Je ne sais... mais qu'il y ait de l'air, du soleil, la mer autant que pos-

sible, et que mon travail, quel qu'il soit, soit intelligent et permette de voir, de comprendre les belles choses dont le monde est plein. Journaliste, peut-être? diplomate?

Harry soulève le couvercle de la marmite.

— Encore dix minutes et nous pourrons déjeuner.

Puis il vient vers moi, me donne une de ses habituelles bourrades sur les omoplates.

— Il rêve, le Pim? A quoi rêve-t-il? Peut-être Harry le sait mieux que Mammy, mieux que les jolies sœurs. Elles croient que Pim est toujours un baby, mais, entre hommes, on se comprend mieux, n'est-ce pas, Guy? Et je vais, vieux Guy, te parler comme à un homme. Tu veux, n'est-ce pas? Je parlerai d'abord de moi, après je parlerai de toi.

Je ne saisis pas, mais je le suis sur la plage.

— Voilà, continue-t-il après quelques minutes de silence. C'est assez difficile à dire. C'est la première fois. Vous êtes tous, tous les quatre, très charmants. C'est... original, oui, vous vous disputez très souvent, tes sœurs et toi, mais c'est peut-être pour cacher que vous vous aimez bien, et la Mammy le sait et jamais se fâche... C'est ainsi?

— *Exactly, quite correct!*...

C'est à peu près tout ce que je sais d'anglais, mais Harry, pour l'heure, n'en demande pas davantage.

— Vous êtes donc quatre qui vous aimez bien.

C'est, comment dire? C'est sûrement confortable et peut-être vous n'avez pas envie de changer. Toi surtout, tu ne voudrais pas que vous soyez cinq...

Interloqué, je regarde Harry. C'est bête, mais je n'ai pas compris tout de suite.

— Tu comprends, Guy? Si M^{lle} Suzy voulait... tu aurais un frère...

Oh! je voyais bien qu'Harry ne quittait plus mes sœurs, mais de là à voir miss Suzy se transformer en M^{me} Smithson!

Harry continue :

— Je devrais, j'aurais dû parler d'abord, comme en France, à M^{me} Chasseral. A l'anglaise, j'aurais d'abord parlé à Suz... à M^{lle} Chasseral, mais je pense que mon idée est meilleure et qu'il valait mieux parler d'abord à toi. Tu es un *boy* intelligent, un cher garçon, tu es aussi le seul homme de la famille, et, si tu as un peu d'affection pour Harry, tu sauras lui dire très simplement : *stop!* ou *go on!*

Un court silence et il continue :

— Si c'est *stop*, je réfléchirai encore et peut-être je ne dirai plus rien. Mais si c'est *go on*, alors, tout de suite, je demande la permission à M^{me} Chasseral — non, pas tout de suite! Après la bouillabaisse, après, oui, pour ne pas lui couper l'appétit..., — la permission de parler à miss Suzy et de lui demander de devenir Mrs Wittingham.

— Witt...? Quel nom as-tu dit?

— Ah ! *yes*, Harry est vrai, mais Smithson est mon nom de guerre, non, de voyage. Très commode, comme Durand ou Dupont, pour que les compatriotes ne me demandent pas si je suis le baronnet de ce nom. Je ne suis pas le baronnet..., je suis un de ses deux frères. Et c'est bien regrettable, car le baronnet, naturellement, a toute la fortune. Il est très bon, mais, aujourd'hui, c'est très lourd d'être chef de famille en Angleterre. Très lourd. Beaucoup d'*income tax*, comment dites-vous ? d'impôt sur le revenu ? C'est ça. Alors, James, mon autre frère, et moi, nous avons beaucoup travaillé à New-York, et les affaires ont bien marché. Donc, Guy, voilà le pourquoi de Wittingham. Le nom est honorable. Et si miss Suzy l'accepte...

Je suis étourdi, fier. Je ne m'attendais pas à cela. C'est à moi, au petit Pim, que l'on demande la main de Suzy ! Et très ému aussi. Harry est bien sympathique, et bon, certainement Suzy sera heureuse avec lui. Mais nous, elle nous manquera, et sa gaieté et son rire :

Ton grand rire, ô Kléber !

Comme nous lui disons quand la moindre plaisanterie suscite son hilarité de bon public.

Suzy mariée ! C'est tout naturel, et pourtant !

Harry poursuit :

— Je voudrais, Guy, savoir si tu peux me dire : « Je veux bien que tu sois mon frère. »

Parce que, ainsi, je comprendrai mieux si M^{me} Chasseral veut que je sois un autre fils. Un trop vieux fils : j'ai trente-deux ans, Guy.

Harry a la gorge serrée ; moi aussi. Nous regardons, maintenant, les trois femmes qui nous attendent, taches claires sur le fond de cactus et d'ajoncs. Elles ne se doutent certes pas de ce que nous disons ici et que leur vie, notre vie, n'est déjà plus la même. Car je sens que Mammy aime bien Harry et je devine maintenant que Suzy l'aime tout court.

— J'aimerais t'aider à les rendre heureuses, oui, très heureuses, ta gentille maman et tes sœurs...

— Surtout Suzy.

— Suzy..., répète-t-il d'une étrange voix profonde.

Nous étions quatre, nous nous aimions bien, nous nous suffisions. Je le croyais, du moins, mais, tout à coup, je comprends qu'elles me suffisaient, mais que moi je ne suis pas grand'chose, le petit Pim, oui. Pas plus. Et il me souvient soudain de l'amertume de Mammy l'autre soir : « C'est naturel, n'est-ce pas, petit Pim ? d'avoir eu vingt-huit ans... et d'être restée seule... toujours seule, toute seule ! » Non, ce n'était pas naturel, et Suzy et Liette ne peuvent, ne doivent pas être seules. Moi, oui, mais j'aurai toujours Mammy.

On dirait que, cette pensée, Harry la lit sur mon visage.

— Guy, n'aie pas peur, je ne dirai jamais « Mammy », je te promets. Je sais que, si j'avais été, moi aussi, le grand baby d'une Mammy, j'aurais été jaloux de ce nom à moi. Je ne l'aurais laissé à personne d'autre. Oui, peut-être, plus tard, à de véritables babies, blonds comme Suzy. Moi, je dirai « maman » à ta Mammy, et ce sera déjà joli, bien joli pour moi. Moi, je n'ai pas eu... *Mother* est morte quand j'étais petit... et jamais je n'ai pu dire... Alors, Guy, tu veux que nous soyons frères?

Je serre la main qu'il me tend et ne trouve à répondre qu'un « oui ». Un pauvre « oui », mais Harry comprend bien. Il passe son bras sur mes épaules et nous revenons en silence. Maman est absorbée par sa lecture, mais Suzy nous regarde, curieuse, intéressée. Elle soupçonne quelque chose, la naïve enfant. Ses yeux voudraient scruter nos visages, mais Harry, maintenant, paraît tout occupé de sa marmite, et moi, je m'efforce d'être impassible. Je n'y réussis guère, d'ailleurs, car il me semble que Suzy devient nerveuse.

Pour couper court, je pousse des cris de Sioux qui font sursauter le trio féminin. Suzy s'est ressaisie. Jadis cheftaine de dix louveteaux, elle lance le traditionnel « hip ! hip ! hip ! » auquel nous répondons par un vigoureux et unanime « hurrah ». Cet échange d'idées générales nous met en belle humeur. Harry plonge dans la marmite une louche en émail, et, recueil-

lis, nous savourons une bouillabaisse dorée, parfumée de safran, relevée de poivre rouge. Harry n'a rien oublié, et Mammy s'émerveille des talents culinaires de son futur gendre. Elle ne sait rien encore de cette parenté, sans quoi elle ne lui proposerait peut-être pas de l'engager comme chef à un salaire aussi hyperbolique qu'hypothétique, ce dont s'égaye Harry, qui me jette un regard malicieux.

— Harry, je lui dis, tu devrais prendre la succession du propriétaire de l'hôtel des Calanques, à Piana. En quinze jours, ta bouillabaisse serait aussi célèbre que les plus réputées de Marseille. De Paris, nous pourrions t'adresser des clients.

— Et même des clientes, ajoute Mammy. Nous connaissons des jeunes filles bien jolies... M^{lle} Moreno, par exemple, une amie de Liette. Elle aime les voyages et...

Suzy fronce les sourcils. Harry rougit. Je vois qu'il voudrait bien dire quelque chose. Quelque chose de sensationnel, je le sais ; mais il se tait. Aussi bien, avec ces assiettes de soupe sur les genoux, il vaut mieux éviter les émotions. Le déjeuner s'achève, étrangement silencieux. Chacun de nous pense à quelque chose qu'on ne dit pas, et c'est avec un petit soupir de soulagement que je vois Harry, un peu pâle, demander à M^{me} Chasseral — il s'incline — de faire quelques pas avec lui sur la plage. Mammy ne se doute sûrement de rien, si

calme et souriante. Suzy, sans un mot, regarde le couple qui s'éloigne. Que se passe-t-il maintenant dans cette tête, sous les cheveux blonds où joue le soleil?

Liette n'est jamais curieuse, par principe, dit-elle, mais je vois bien que ses yeux ne quittent presque pas le visage immobile et un peu tendu de sa sœur. Elle aussi se douterait? Alors il n'y avait que Mammy et moi à ne rien voir, à ne rien deviner?

Quelques minutes se passent et maman et Harry reviennent vers nous. Le soleil est derrière leur tête et nous ne distinguons pas les visages. Ils s'arrêtent à quelque distance de notre groupe. Mammy appelle Suzy. Notre grande s'en va lentement, d'un pas fatigué, dirait-on, vers les deux qui l'attendent. Quelques mots que nous ne percevons pas. Suzy baisse la tête et puis...

— Oh ! fait Liette.

Harry a pris Suzy dans ses bras et il met un long baiser sur ce front qui s'est levé vers lui.

Je voudrais sourire. C'est cinéma... c'est... mais les yeux me picotent...

Deux hautes silhouettes élégantes s'éloignent à présent sur la plage. Mammy nous rejoint. Assise sur le sable, elle fouille dans son sac sans nous regarder. En silence, nous suivons ses mains qui lèvent un miroir, si minuscule que nous voyons tantôt les lèvres un peu tremblantes, tantôt les yeux humides.

Elle nous dit enfin... ce que nous avons compris. Et quand je crois devoir plaider la cause d'Harry, Mammy ouvre à nouveau son sac et me tend une lettre, la lettre de « source sérieuse » où l'on décrit l'excellente situation sociale, où l'on affirme la parfaite honorabilité... de M. Harry Wittingham.

Ah ! petite Mammy ! si prudente sous son air confiant, et qui ne veut rien laisser au hasard, petite mère qui vit pour sa nichée !

Mais... mais alors, elle avait tout deviné bien avant ? Elle aussi savait ? Mais... mais alors, d'aveugle et de naïf, il n'y avait que moi ?

XIV

— Mes enfants, dit Mammy, j'ai l'impression bien nette que nous avons manqué à peu près complètement à nos devoirs de bons touristes. Nous avons à peine regardé le golfe de Porto, par exemple, qui éclipse, paraît-il, celui de Naples. Un hôtelier du cru m'en a assurée. Il n'avait jamais été à Naples, bien entendu, mais il en était sûr quand même, et j'ai respecté ses convictions. C'était un peu comme dans la vieille anecdote du Marseillais qui disait que Paris ressemblait à Marseille, mais en plus petit.

Dès qu'elle parle de la Corse, Mammy se sent tout de suite en verve. A qui ne la connaît pas, elle paraîtrait hostile, amère, injuste. Il n'en est rien. Parfois, souvent même, elle s'en prend à la France entière, et si elle semble approuver mes sympathies politiques — je suis généralement de l'opposition — c'est en manière de protestation. Elle déplore nos « clichés périmés », nos « impérissables lieux communs », notre « scepticisme de gobeurs ». Par instants,

elle croit très sincèrement être au-dessus des frontières et des mêlées, tout à fait indifférente désormais à « cette France qui, ma foi, s'efforce de paraître bête ».

Boutades !... Et que l'on ne s'avise pas d'être de son avis. Ainsi, pour la Corse, Mammy voit ce que cette île pourrait être, riche par la nature, habitée par une race à qui ne font défaut ni beauté, ni force, ni intelligence ; elle voit ce que les Corses auraient pu et dû en faire, ce que la France devait savoir y ajouter. Et son dépit s'exhale en moqueries, sa peine en ironie.

— Je me rappelle, dit Liette, ton mouvement d'humeur, maman, quand le père Ange Geronimi, regardant le sac à main que tu avais oublié sur une table, t'a dit : « Ici, Madame, c'est le pays de l'honnêteté. Vous pouvez laisser traîner tout votre argent, personne n'y touchera. » Pourquoi cela t'a-t-il déplu ? Il disait cela avec bonhomie pourtant...

— Mais oui ! Quand j'entends quelqu'un vanter à tout instant son honnêteté, je me méfie. C'est inquiétant. Fût puis ! on n'est pas plus honnête ici que dans les autres départements de la France, si toutefois la Corse veut bien se résigner à n'être qu'un simple département ! Oui, c'est vraiment agaçant !

— Comme d'entendre parler tout le temps, tout le temps de bandits ! ajoute Suzy.

Nous restons un moment silencieux. La veille, cours Napoléon, nous avons vu un fourgon

mortuaire, suivi d'un peloton de soldats et de quelques personnages officiels, porter à la dernière demeure les corps de deux gendarmes tombés à Palneca sous les balles d'un bandit.

— Est-il d'honneur, celui-là aussi? demande Mammy, amère. La belle prouesse de se tenir à l'affût et d'abattre deux hommes perdus dans la jungle! Ces héros du maquis, ce romantisme de moyen âge, tout cela, il serait grandement temps d'en avoir fini. Ces bandits d'honneur sont d'atroces bonshommes qui s'abritent dans un maquis de couardise. On espionne, on traque, on trahit, dans la complicité lâche ou farouche de tant de gens. C'est indigne d'un pays où ne manquent certes pas fierté, courage et générosité. On gaspille des vies et, entre nous, je m'étonne que l'on trouve encore des gendarmes qui ne soient pas comme les honnêtes femmes!

— ???

Seule, Liette a saisi, qui collectionne sur ses petits papiers les plus mémorables maximes. Elle s'écrie triomphante :

— C'est du La Rochefoucauld : « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur mestier. »

Harry, lui, est très réservé sur nos sujets nationaux. Anglais autant que le *lord mayor* de Londres, il a beaucoup voyagé et il nous parle aussi simplement des Indes ou des Hébrides que de tel petit coin de Bretagne ou de

l'Ardèche, mais si ses remarques sont parfois caustiques, elles ne sont jamais désobligeantes. A un moment, il est question, incidemment, d'une ville d'eau de Normandie dont Mammy garde un souvenir indigné.

— Il n'y en avait que pour vous, Américains et Anglais. On était obligés de vous laisser le haut du trottoir...

— Et la peau... ajoute Harry.

Mammy rit, désarmée. Vraiment, ce grand garçon solide, réfléchi et souriant, c'est le gendre rêvé pour Mammy et le mari qu'il fallait à Suzy.

Une amie à qui Mammy a fait part des fiançailles a cru devoir souhaiter « que les futurs époux soient faits l'un pour l'autre ». C'était façon élégante de manifester un doute, oh ! amical, assurément, sur les possibilités d'entente cordiale entre une Française et un Anglais. A quoi Mammy a répondu :

« J'espère que Suzy et Harry s'aiment, tout simplement. Les seuls époux qui aient jamais pu se flatter d'avoir été vraiment faits l'un pour l'autre, c'étaient Adam et Ève. Et cela ne leur a pas tellement réussi... »

XV

28 Mai 1931

Dans quelques jours, nous quitterons la Corse ; mais, pour l'heure, devenus inséparables, Liette et moi errons à l'aventure aux alentours d'Ajaccio. Nous prenons souvent un petit sentier, puis la route du Solario baignée de soleil, parfumée de thym, bourdonnante d'insectes, d'où la vue plonge sur le golfe. Nous nous taisons. Liette n'est pas havarde et, de temps en temps, afin qu'elle s'aperçoive que je suis à côté d'elle, je lui dis d'un ton pénétré :

— Tu as raison ! comme tu as raison !

Elle rit, secoue ses boucles brunes et conclut :

— Je n'ai rien à dire.

Et nous retombons dans un silence qui, heureusement, prend fin si un rendez-vous ou le simple hasard nous fait rencontrer Harry et Suzy, qui jabotent en anglais dès qu'ils sont seuls, mais qui, en notre présence, veulent bien se rendre intelligibles, afin que nous puissions

participer à leur joie, à leurs projets, à leurs soucis.

Il y a la grave affaire du trousseau, et, si l'accord fut rapide quant aux robes dans lesquelles « on serait fagotée si elles n'avaient pas le cachet parisien », le pour et le contre ont dû être longtemps débattus en fait de linge. La solution ne laisse, à vrai dire, qu'une demi-victoire à chacune des hautes parties contractantes, mais avec quelque avantage pour Albion : le linge de Suzy sera donc acheté à Paris, celui de la maison en Irlande. Et le voyage de noces se fera-t-il dans le Midi ou en Écosse?

Puis il y a certain projet de cottage dans le faubourg londonien avec grand balcon vitré au rez-de-chaussée. Harry appelle ce balcon un *bow-window* et, à l'entendre, on croirait que les époux vont passer là dedans le plus clair de leur existence à manger du pudding, sous le regard attendri d'une bonne en petit tablier blanc.

Les détails ménagers intéressent infiniment Suzy et pas beaucoup moins Liette, qui n'en perd pas un mot et place quelques sages conseils de ménagère avisée. Moi, à la longue, ils m'agacent :

— Tu sens le *roast beef*, et *Christmas*, dis-je à Suzy pour endiguer ce flot britannique qui nous submerge. Tu verras si cela t'amusera de barboter dans la pluie six jours sur sept et de

sortir avec un coutelas pour couper le *fog*, tu sais, ce petit brouillard, cette charmante soupe aux pois, orgueil londonien, précieuse caractéristique locale. Ce que tu vas regretter notre vieux Paris ! Tu le trouvais déjà froid et humide... Eh bien ! tu vas en avoir, du bonheur !

Harry, alarmé, s'empresse de rassurer *darling*. D'abord, à Londres, il ne pleut que cinq jours sur sept, et non pas six ! Ensuite le *bacon* y est tout à fait autre chose que sur « le continent » — d'émotion, voilà l'insulaire qui se réveille... et parle corse, — sans compter que le printemps y est généralement ravissant.

— Généralement ? je lui dis ; oui, un an sur sept.

Mais Suzy ne perd pas sa sérénité.

— On fera des bons feux, me dit-elle, et puis quand j'en aurai assez... — en *a parte* à Harry : mais je n'en aurai jamais assez... — j'arriverai à Paris sans même prévenir et tu me céderas ta chambre, Pim, avec *ta* T. S. F., ton service à thé et *tes* cendriers personnels, n'est-ce pas ?

— Oh ! tu pourras tout prendre... Ce n'est pas ma présence qui t'en empêchera !

— Oh ! c'est vrai, pauvre Pim ! Le petit Pim au pays des Yankees !

Et Suzy me prend dans ses bras, me bouscule, me câline et se moque, mais pas en présence de Mammy, qui ne veut pas encore penser au proche octobre où il me faudra ouvrir les ailes vers l'Amérique.

Harry a voulu s'occuper de moi. Si je ne travaillais pas, quelque chose, à l'entendre, manquerait à la bonne marche du monde. Il n'en a donc pas fallu davantage pour que son frère James veuille se déclarer heureux de rejoindre le *frenchie* à ses deux secrétaires new-yorkaises, et, dans quelques mois, je partirai pour la ville aux gratte-ciel en compagnie d'Harry, qui doit y faire une course. Au vrai, je rêvais souvent de Tahiti ou de la Floride, mais je n'avais jamais ressenti la moindre envie de connaître New-York. Le cinéma m'en avait dit assez. Cependant, je n'ose me plaindre et je me bats vigoureusement les flancs pour trouver quelques interjections enthousiastes aussitôt que l'on me parle de ma chance inespérée. Le cousin-colonel, dûment informé de nos différents avatars familiaux par les bons soins de Mammy, a cru devoir baptiser ainsi ce qui m'a encore tout l'air d'une sérieuse tuile. Pourquoi inespérée? J'étais un cancre, sans doute, et le cousin-colonel doit s'y connaître, mais, tout de même, il n'y avait pas tellement à désespérer de moi pour que d'aller m'enfermer dans des bureaux lointains doive être considéré comme un merveilleux coup de dés, une mirifique aubaine! Enfin, après tout, même à New-York, il doit y avoir de bons moments... D'abord, il y a le voyage. Mon premier grand voyage! C'est quand même une belle chance, à bien y réfléchir. Pas le bureau de New-York, certes, mais

ce fait qu'à dix-sept ans j'aurai traversé l'Océan et que j'aurai pas mal de choses curieuses et drôles à raconter à Mammy et aux anciens camarades quand je reviendrai en vacances. Oui, et les camarades seront assez vexés, au fond, car j'irai les attendre à la sortie de l'école. Ils auront encore une pile de livres à coltiner, et moi...

Allons ! Il y a du bon ! comme dit le cousin-colonel quand il m'explique que ramasser le crottin dans la cour et dégorger les tuyaux de certains endroits, à la caserne, sont des souvenirs impérissables — je te crois ! — et qui élèvent l'âme. Il appelle ça : grandeurs et servitudes. Il n'a sûrement pas lu de Vigny, mais il m'a l'air d'être persuadé que cet écrivain devait être une sorte d'adjudant breveté.

C'est d'ailleurs lui qui jugeait extrêmement pernicieux qu'à dix heures du matin je fusse encore au lit. « Le succès, tonitruait-il, ne vient qu'à ceux qui se couchent tôt et se lèvent tôt ! »

Et Mammy, suave :

— Ce dont nulle preuve n'est plus convaincante que l'indéniable succès des balayeurs municipaux.

Va donc pour New-York. Pour commencer, je vais gagner de quoi vivre sans plus émarger au budget maternel, mais bientôt je gagnerai assez pour faire à Mammy une vie plus douce. Ensuite, qui sait ? Peut-être bien que l'ancien cancre aura quelque idée géniale, se révélera or-

ganisateur, créateur, capitaine d'industrie, quelque chose, en somme, que je ne vois pas très bien pour l'instant, mais qui permettra d'accumuler des monceaux de dollars... Et alors ! enfoncés, le cousin-colonel, et l'oncle notaire, et la tante Amélie, et la cousine Sophie ! et tous ces empaillés qui, pour nous, n'ont su trouver à aucun moment que soupirs, conseils et condoléances.

Vivement New-York et le grand *struggle for life* !

Mais, en attendant de *struggler* pour de bon, j'aurais bien aimé prendre une tasse de café sur la terrasse du casino d'Ajaccio, si casino et terrasse n'avaient été anéantis par un incendie dû à la malveillance. C'était un bien joli endroit, agréable et paisible, où, devant la mer, on pouvait siroter café, thé ou cocktail... On l'a détruit, et il est navrant aujourd'hui, ce pauvre petit bâtiment noirci, aux fenêtres béantes, aux vitres cassées, abandonné aux rats...

Une voiture italienne, élégante et forte, s'arrête aujourd'hui à nos côtés sur la route des Sanguinaires. Dans le fond, Suzy et Harry ; au volant, un jeune Italien, ami de mon futur beau-frère.

C'est un beau garçon, ce chauffeur brun. Il descend de son siège et vient nu-tête vers nous, pendant que, de la voiture, Harry fait les présentations. Ni grand ni petit, bien musclé, il nous sourit, et son sourire découvre des dents

blanches et saines. Je me flatte, d'ailleurs : il ne nous sourit pas, il ne sourit qu'à Liette, et ses yeux noirs paraissent se plaire beaucoup en un examen que vient interrompre la voix d'Harry :

— Allons, montez. Luigi Boldini va nous conduire à la tour du Capitello et au village de Coti.

Tout naturellement, et sans hésiter, Liette prend place à côté du pilote. Au bout d'un instant, les deux s'entretiennent en italien, tandis que Harry et Suzy se communiquent en anglais de bien graves pensées. J'ai vraiment l'affligeante impression d'être de trop au sein de cette S. D. N. minuscule, entre les chantantes voyelles des uns et les zozottantes dentales des autres. Harry me prend en pitié et, pour donner pâture à mon imagination, me dit :

— Bientôt, vieux petit Pim, là-bas, vous trouverez une jolie fiancée, vous aussi...

Aussi? Qu'est-ce à dire? Est-ce que, après l'Angleterre, l'Italie...?

Inquiet, je regarde Liette. Elle écoute, placcide, son voisin, dont la gauche dessine les points de vue qu'il indique à chaque tournant. Je ne lis rien sur le beau visage calme et réfléchi de la sœurlette, mais, après la surprise de Suzy, je me méfie de mes dons psychologiques. Eh bien ! il ne manquerait que cela !

Je n'ai aucune envie de rêver à ma future fiancée de là-bas ou d'ailleurs. C'est vers Mammy, enfermée dans sa cellule de la Cam-

panie, que va ma pensée. Elle veut terminer au plus tôt une série de correspondances et puis écrire encore des nouvelles, parce que, toutes ces lignes, c'est des robes pour Suzy, et il en faudra d'autres encore, car il y aura aussi mon trousseau de voyageur. Pauvre petite Mammy, venue ici avec moi pour que nous nous reposions ! Elle y a trouvé plus de travail qu'à Paris, et on lui enlève sa grande et son petit. Elle est gaie, pourtant, c'est-à-dire elle le paraît, car je sais, moi, qu'il n'en est rien, et que tant de cigarettes et tant de pages c'est pour penser un peu moins à ce qui sera bientôt.

« ... Être restée seule... toujours seule... toute seule... » Je l'entends encore, pauvre Mammy, et peut-être elle voit déjà commencer une autre solitude.

Et la tante Ernestine, vétuste fille atrabilaire, qui lui écrit pour la féliciter d'avoir si bien « casé » une fille sans dot ! C'est un véritable tour de force, assure-t-elle. Cet osseux mammifère resté sans emploi a tout l'air de croire que Mammy s'est allégrement frotté les mains et a esquissé un pas de gigue d'avoir pu « caser » une de ses filles. « Caser » ! Pourquoi pas « colloquer » ?

Quant au colonel-cousin, il a adressé à Mammy quelques lignes très colonelles qui, ce matin, l'ont fait grimacer et puis l'ont mise en belle humeur. « Car, dit-elle, cet homme est comme certain personnage de Dickens qui avait

très peu d'idées, mais qui s'y tenait d'autant plus fermement qu'elles étaient généralement fausses. »

Espérons, chère amie, écrit donc le colonel, que vous n'aurez jamais à regretter d'avoir accepté un étranger dans votre famille. A l'heure actuelle où les nuages s'amoncellent à l'horizon de la politique, il eût été sans doute préférable d'avoir un gendre bon Français et bon soldat. Enfin, souhaitons à Suzy tout le bonheur qu'elle peut espérer !

Et allez donc, bonnes gens ! Si Harry et Suzy ne sont pas heureux, ce ne sera fichtre pas votre faute ! Vous n'y serez vraiment pour rien.

Nous voilà arrivés à la tour du Capitello, l'endroit désert d'où Bonaparte et sa famille ont fui la Corse et leurs ennemis. La route monte, domine le golfe, Ajaccio, qui, en cette lumineuse matinée, étincelle au soleil, et les Sanguinaires, sombres dans l'eau claire. Puis on quitte cet azur, et c'est un paysage de montagnes farouches, de rochers rouges, de villages presque déserts, Bisineo, Cotti, Chiavari, Pietrosella, Picciatella. A une halte, Luigi Boldini imite le parler des Corses :

— OÙ vas-tu ?

— Je vais à l'orto et je reviens.

— T'aspetto.

— *Si tu vuoi.* Nous ferons route ensemble sino a piazza del Diamante.

— Il y a du nouveau?

— *Nunda ni nuovo.*

Liette rit complaisamment. Elle est très fière de son italien, je veux dire de celui qu'elle parle, et, si ça ne tenait qu'à Boldini, je croirais volontiers que le Dante a été le propre père de ma sœur. Elle profite d'ailleurs de ce que Suzy et Harry ont senti l'irrésistible besoin d'aller admirer à l'écart une mesure — si pittoresque! — pour placer sans vergogne, une fois de plus :

O solitaria casa d'Ajaccio...

Boldini en est muet de stupeur, mais ses yeux parlent pour lui. Ils parlent si éloquemment que Liette en rougit, et moi, je voudrais bien être ailleurs. Voilà qu'il retrouve la parole et il n'est pas besoin d'un grand effort pour comprendre :

— *Signorina... perfetta dizione... arte spontanea... anima vibrante!...*

Evidemment, Sarah Bernhardt et la Duse ne devaient être que doublures, comparées à cette enfant de génie dont « l'anima vibrante » s'épanouit actuellement en petits rires satisfaits. Il est grandement temps de quitter la Corse. Ah! oui! Ajaccio nous a déjà coûté Suzy... Sauvons Liette en vitesse, Liette qui paraît avoir autant de coquetterie que son aînée et ne se dérobe aucunement aux noirs regards et au doux parler du frère latin.

Angleterre... Italie! Heureusement, je n'ai

pas une troisième sœur, car, maintenant, pour tenir la balance égale, il faudrait choisir entre la Belgique, les Etats-Unis et le Japon.

Demain Bastia, bientôt Paris. Hâtons-nous !

XVI

3 Juin 1931

Le petit train à voie unique qui relie Ajaccio et Bastia nous a tous accueillis dans son wagon arrière transformé en agréable salon vitré.

Nous avons dit adieu à la Campanie et à M^{me} Luciani, tout émue encore et débordante de sympathie à la pensée que ses murs blanchis à la chaux ont abrité d'aussi émouvantes fiançailles. Nous avons aussi pris congé du Corse mécontent qui, courtois et charmant, nous a accompagnés à la gare où, de son côté, le Corse, pour qui rien ne vaut la Corse, nous a conseillé une dernière fois de visiter la merveilleuse Bastelica.

Reviendrai-je à la Casa Bonaparte, à la place des Palmiers, au cours Napoléon et même au vilain bureau de poste ?

Goûterai-je encore aux imbrociati, au lonzo,

au brucciu? Reverrai-je jamais la désormais inoubliable plage du Scudo, les figuiers de Barbarie, les mimosas en fleurs et le jardin Bertaut? ces chapelles funéraires lugubres au crépuscule, la cathédrale, la citadelle, le Monte d'Oro couronné de neige?

Le petit train grimpe gentiment, sans se presser. Bocognano et ses châtaigniers, Vizzavona et ses forêts, Corte, austère et fauve, puis, à la descente, voici la mer Tyrrhénienne, Bastia et les beaux palmiers de ses quais.

Cette fois, foin des Campanies et des pittoresques hôteses. Harry en a assez, comme nous, Mammy est facile à convaincre, et ma satisfaction est grande d'habiter enfin une belle vraie chambre.

Nous avons décidé de « faire parisien », et lorsque, réunis à huit heures dans la grande salle à manger de l'hôtel, nous retrouvons nos silhouettes de citadins, oubliées chez M^{me} Luciani, nous nous saluons cérémonieusement. Mammy est en noir, ce qui souligne ses cheveux blonds... où une petite mèche blanche ondule que je n'avais jamais encore remarquée ; Suzy, rayonnante, en rose, et Liette en bleu, toutes deux très 1830 en leurs robes de style ; Harry et moi en smoking.

De toute évidence, Harry et Suzy ne s'étaient vus depuis quelques mois tellement ils trouvent de choses à se dire. Ils n'en oublient pas de manger, car cette paire de carnivores est

redoutable et son appétit ne connaît aucune défaillance. Mammy et moi, nous sommes en forme et faisons honneur aux rougets sauce tomate. Liette est silencieuse. On dirait qu'elle est un peu plus réservée que d'habitude et, pour la mettre en gaieté, — j'ai toujours eu le sens de l'à-propos — je lui murmure que partir, c'est toujours mourir un peu, mais j'ajoute, variante d'Alphonse Allais, que mourir, c'est toujours partir beaucoup.

Liette hausse les épaules et je m'attends à une de ces maximes hermétiques dont elle a le secret... quand je la vois sourire et rougir.

Par la porte entr'ouverte sur le hall, ne voilà-t-il pas, vêtu d'un manteau de cuir, Luigi Boldini ! Il parle avec le chef de réception. Il nous aperçoit. Quelle mine stupéfaite et ravie ! Le voilà incliné sur les mains de Mammy, partagée entre l'envie de rire et un certain étonnement quand même. Très à l'aise, ce fils de la Louve nous exprime la joie qu'il éprouve de ce hasard incroyable — oh ! combien ! — qui lui permet de mettre sa voiture à notre disposition, si toutefois nous désirons encore faire le tour du Cap Corse avant de quitter l'île.

Lui, Luigi Boldini, retourne à Rome, où il espère revoir sans tarder Harry, cet *old fellow*, et sa gracieuse jeune femme. Le *old fellow* en question m'a tout l'air d'un complice, tant sa surprise est mince de revoir son ami, tant son accueil est cordial.

Impossible de garder une figure renfrognée devant ces deux garçons : l'Anglais, vif en apparence, flegmatique au fond ; l'Italien, flegmatique en surface, mais d'une vivacité qu'il a peine à réprimer. On fait une place à Boldini, et la symétrie veut — Boldini s'en avise avec autorité — que ce soit entre Mammy et Liette.

Je ne crois plus aux femmes ! Cette mignonne Liette devait sûrement se douter de quelque chose. Et Mammy aussi. Quant à Suzy...

Décidément, je ne suis qu'un benêt.

N'importe ! Grâce à l'humour d'Harry et à la verve de Luigi — nous ne l'appelons plus que par son petit nom — il se crée une atmosphère charmante de gentillesse. Puis un gramophone, déniché par Harry, joue tangos et fox-trot. Et tantôt le blond Harry enlace la brune Liette et Luigi le brun la blonde Suzy, tantôt de plus mystérieuses affinités recomposent les couples. Ils sont beaux, vraiment.

Attentive et souriante, Mammy les regarde. Amusée ? Émue ?

L'heure passe, légère, parfumée par une halcyon à peine fraîche que la mer nous souffle par les fenêtres ouvertes.

Minuit. Je fume une cigarette à ma fenêtre, car je ne puis encore me décider à me coucher. Nuit de printemps, ciel étoilé, cadence caressante du ressac, tout me tient éveillé. C'est

comme une rêverie vague et floue où d'incertains espoirs se mêlent à je ne sais quels regrets, où la douceur de la minute présente ne peut me cacher la petite angoisse sourde de l'heure prochaine. La vie? la vie? Aujourd'hui, je suis encore le petit Pim qui pourrait heurter à la porte de sa Mammy et ne rien lui dire après, à elle qui comprend tout. Demain, dans une ville inconnue, je serai seul, loin de l'indulgente tendresse de Mammy et de ses mains caressantes. En quelques semaines, tout a changé. Suzy ira à Londres, moi à New-York. Bientôt, Liette...?

Et Mammy restera plus seule qu'elle n'a encore été, et un peu nous aussi, ses enfants; car, pour personne, de quelque amour que nous aimions, nous ne pourrions être ce que nous étions, entre nous, pour nous, l'un pour l'autre.

Tout doucement, Mammy est entrée dans ma chambre, s'est glissée près de moi, a mis son front contre mon épaule et m'étreint, bien fort, en silence. J'embrasse doucement ses cheveux parfumés, sans un mot.

Je sais si bien à quoi elle pense...

Une larme tombe sur ma main.

— Mammy, petite Mammy!

Je cherche éperdument les mots qui consolent. Je ne trouve rien. Et pourtant il faut que j'apaise un peu cette muette détresse. J'affermis ma voix, j'essaye de la rendre naturelle, enjouée :

— Ecoute, Mammy, si, par hasard, cette année ou plus tard, Liette aussi se mariait, tu n'auras qu'une chose à faire : ta malle ! Et tu viendras me rejoindre à New-York. Nous trouverons bien un studio d'où l'on puisse voir la mer. Tu nous feras de bons petits plats et tu t'amuseras à écrire des romans policiers français pour épater les Américains. On gagnera gros, tu verras ! J'aurai une auto, nous passerons de rayonnants *week-end* ! Pendant les vacances, nous irons une fois chez Suzy, une fois chez Liette. Et une année on reviendra *via* San Francisco. Nous verrons Yokohama, Tokio, Pékin, Shanghai, les Indes. Nous vois-tu tous les deux à Singapour, à Colombo ?

Je regarde, dans la claire nuit, les yeux de Mammy, humides encore et déjà égayés :

— Tu crois que cela pourrait se faire ?

— J'y compte bien.

— Alors, je vais me mettre vite à apprendre l'anglais.

— Pas ce soir, petite Mammy, tu dois être fatiguée. Il te faut un bon somme.

Mais Mammy est déjà sur un navire en partance, elle a franchi l'Océan, la voilà qui regarde la statue de la Liberté.

— Il faudra, dit-elle, que je demande à Harry si la vie à New-York, pour nous deux, ne serait pas moins coûteuse que de vivre, moi en Europe, toi en Amérique.

Je respire ; l'imagination de Mammy lutte contre la douleur de la séparation et avance l'heure de notre revoir et d'une vie nouvelle qui, déjà, l'intéresse. Je suis sûr qu'en ces quelques minutes elle a choisi les cretonnes du futur studio. Apaisée et souriante, elle me souhaite une bonne nuit et me serre encore bien fort.

Petite Mammy, énergique tant qu'il a fallu protéger ses petits, tendrement désespérée, car la vie, un à un, nous éloigne de son amour.

Bonne nuit, Mammy ! Bonne nuit !

XVII

4 Juin 1931

Dans le vieux port qui abrite quelques barques de pêcheurs amarrées près d'antiques coques désarmées dont la peinture s'écaille, le soleil fait miroiter les eaux immobiles. Au delà, la mer libre, moire verte aux reflets ondoyants, rejoint l'horizon et s'y confond.

Devant l'hôtel, Luigi, le front soucieux, inspecte pièce à pièce le moteur de sa voiture aux nickels étincelants. Deux bouquets sur les cous-

sins du fond, un autre à côté de sa place de pilote, marquent tout naturellement sa gentillesse et la préméditation.

Spectateurs paresseux, dans ce silence matinal que troublent à peine les pas nonchalants des douaniers de relève, Harry et moi rêvassons. Les volutes grises des cigarettes se dispersent lentement dans l'air transparent parfumé de fleurs, d'agrestes senteurs d'arbustes lointains et de vagues relents de proche saumure.

Pour notre dernière journée corse, l'Ile nous fait, aujourd'hui, le don entier de sa profonde, indéniable beauté, et nous baigne de sa jeune lumière que demain nous regretterons.

Sans aucun retard, à l'heure dite, — Mammy, sur ce point, n'a la moindre indulgence pour elle-même ni pour les autres — dame et demoiselles font leur apparition. Toilettes printanières, essences plus subtiles que les mimosas et les myrtes, rires et sourires, les personnages sont dignes du cadre. Telle est, du moins, l'impression qui se dégage des énergiques exclamations admiratives d'Harry. Luigi a l'admiration plus confidentielle. Incliné sur la main de Mammy, il a murmuré quelques mots que nous n'entendons pas, mais qui le font traiter de flatteur. D'ailleurs, il n'a d'attention que pour Mammy, qu'il escorte, empressé, vers la voiture et qu'il installe avec autant de soin et de précautions que s'il

s'agissait du plus fragile cristal. C'est avec elle qu'il s'extasie sur les beautés d'une nature dont, tout à l'heure, il ne paraissait avoir le plus lointain souci ; c'est pour elle qu'il rappelle, en termes rares, le ton laiteux de certains matins de Naples et la limpide netteté d'autres matins romains. A Liette qui écoute gravement, il ne jette parfois qu'un rapide regard. Il n'y en a que pour Mammy, dont la conquête, dans la conception latine, doit primer. Et, à cette latinité-là, Mammy, aussi révolutionnaire en théorie que traditionnelle en pratique, est particulièrement sensible. Son bouquet plus gros, plus varié que ne le sont les deux autres, achève l'œuvre de séduction. Ce Luigi, tout de même ! dirait un Marseillais.

Enfin, nous voilà en route : Mammy et Suzy dans le fond, Harry et moi en face, Liette et Luigi devant.

C. Q. F. D.

On grimpe. Une tache sombre sur la mer : c'est l'île d'Elbe ; des taches claires de-ci de-là, dans la campagne : hameaux dont les noms, que Luigi prononce à l'italienne, sont très doux si leur aspect est désolant.

Nous nous taisons. Non que la rapidité de la course nous empêche de parler, car notre chauffeur n'a apparemment aucune hâte d'arriver où que ce soit et, certes, il est trop amoureux des beaux paysages pour ne pas ralentir considérablement à chaque tableau qui se forme

sous nos yeux. On se tait parce que c'est bon de pouvoir regarder pour soi, profondément, et de sentir que tout autour on sait comprendre et admirer ; parce que c'est plaisant de partager un silence intelligent et d'être soustraits aux *very nice* et aux *wie schon* en série des autocars !

Aux approches de midi, nous nous arrêtons à l'extrême pointe du Cap Corse, non loin de Nonza, étonnant village qui, tel un nid de corsaires, surplombe de très haut la mer, maintenant d'un indigo presque noir.

Nous attendait-il, cet aubergiste farouche et taciturne ? Ni Harry ni Luigi ne veulent en convenir.

Il est donc sorcier !

Table de six couverts à l'ombre encore légère d'une jeune treille, compotiers décoratifs, vins du Continent, de France et d'Italie, simplicité succulente de homards et de poulets, brucciu savoureux, café intense et parfumé... Exactement ce qu'il fallait pour enchanter Mammy et nous tous.

On s'était tu ensemble. On se rattrape.

C'est-à-dire :

Suzy et Harry plaisantent, rient, se taquinent et nous taquinent, mais ils se nourrissent sérieusement. Deux belles santés, deux êtres simples et clairs qui s'entendront sans peine et se partageront joies et soucis comme ils se partagent, tendrement et équitablement, un considérable morceau de lonzo.

Liette et Luigi? C'est drôle. Doit-on déjà considérer que ce Romain, qui nous était inconnu il y a quelques jours... Mais Harry aussi, nous l'ignorions, et cela n'empêche...

Liette et Luigi, alors? Leur conversation est toute une coquetterie et aussi leurs gestes les plus insignifiants. Liette n'accepte que du chianti. Elle lui trouve un je ne sais quoi de spirituel. Du coup, Luigi parle dévotement du bordeaux et du bourgogne. Liette admire d'Annunzio? Luigi se découvre barrésien. Se contredisent-ils? Non, ils se font de mutuelles concessions. Ils ont failli se contredire à propos de musique. Je les y attendais. Liette est wagnérienne, elle aussi ; Luigi, je ne sais pourquoi, ne le paraît guère. J'escomptais le choc, les étincelles. Pas du tout. Ils se sont tâtés par d'invisibles antennes et ils ont décrété que l'Art n'a de limites que pour les sots.

Je croyais connaître une Liette dogmatique, entière, assez dédaigneuse, sûre des briques philosophiques qu'elle nous assenait. On me l'a changée ! Elle n'est que douceur, souplesse, simplicité !

Je regarde Mammy. C'est Luigi qu'elle regarde, pas Liette, et, dans ses yeux, je lis une curiosité un peu perplexe.

La conversation, portée par Suzy sur un sujet d'extrême actualité, devient générale :

— D'abord, déclare-t-elle, je ne veux pas de tralala, de traîne de mariée, de fleurs d'oran-

ger, de lunch ou de dîner. Pas, maman?

— Comme tu voudras, mon petit, acquiesce Mammy sans conviction.

— Il vaut mieux, continue Suzy, que tu me donnes cet argent pour un chic voyage ou autre chose; mais dépenser en glaces et sandwiches pour gaver des gens qui vous abîment après, c'est tout simplement idiot, n'est-ce pas, Harry?

— Sans doute, *dear*.

— Mais tu me coupes mes effets! j'interpose, indigné. Je me voyais déjà, pâle et beau, une jeune fille au bras, défilant devant la plèbe aux accents de la marche de *Lohengrin*.

— Eh bien! mon vieux, tu défileras une autre fois. Moi, je me refuse à cette exhibition. C'est *shocking*, n'est-ce pas, Harry?

Harry incline la tête gravement.

— Dis donc, Harry, je lui glisse tout bas à l'oreille, diras-tu toujours « oui » aux caprices de Suzy?

Et Harry, sans presque remuer les lèvres :

— Avec les femmes, il faut toujours céder dans les petites choses pour qu'elles nous aident dans les grandes. N'oubliez pas cela, cher petit Pim...

Il est question maintenant du voyage de noces. Midi ou Écosse? Les fiancés hésitent encore, tout en penchant visiblement pour le Midi. Mais quel Midi? Luigi, en quelques mots somptueux, évoque, pour Suzy émerveillée, la

sombre splendeur byzantine de Ravenne, la tendresse d'Assise, la sécheresse toscane, la mollesse de Capri, la volupté d'Amalfi, l'ardeur sarrasine de Taormina. Puis, sans que je puisse dire par quelles indiscernables transitions il y est arrivé, il prouve à Mammy qu'elle aussi, qu'elle surtout, se doit de passer quelques mois en Italie. Étrusques et Romains, Moyen Age, Renaissance... voilà qui parlerait au cœur et à l'esprit de M^{mo} Chasseral! Sans compter — mais, pour Luigi, ceci est évidemment une suggestion de pur intérêt pédagogique — sans compter que M^{lle} Liette y gagnerait de parfaire cette connaissance de la langue italienne déjà si avancée et d'autant plus précieuse qu'il croyait avoir compris que M^{lle} Liette voulait apprendre le chant. Et le chant, qui l'ignore? n'est que jeu de voyelles!

Oui, Liette s'enrichirait en voyelles, c'est évident. La chère M^{mo} Chasseral, tout à fait séduite, est de cet avis, mais se donne toutefois le malin plaisir d'informer Luigi que, justement, elle a des amis à Milan où, qui l'ignore? Russes, Français et Allemands vont faire provision de voyelles en vue d'assouplir leurs glottes.

— Les Anglaises elles-mêmes?... insinue Luigi, souriant vers Harry.

— Oui, répond celui-ci piteusement. Et, après, elles nous gratifient de magnifiques voix de fausset...

Milan est sans doute une belle ville, active, puissante, mais ce climat lombard, quelle pitié ! Non, vraiment, assure Luigi, M^{mo} Chasseral ne pourrait s'y plaire, elle qui aime le soleil. Rome exprime de la poussière des siècles une jeunesse qui se renouvelle impérissable dans la lumière et les fleurs !

Palatino, Quirinale, Via Appia, ces noms illustres sonnent harmonieux aux oreilles charmées de Mammy, qui, pour l'heure, est bien loin de New-York et de ses gratte-ciel. Luigi, d'ailleurs, est quelque chose aux Affaires Étrangères, il peut être de quelque utilité à M^{mo} Chasseral et à Mademoiselle, et ce sera pour lui un honneur, — il s'incline vers Mammy — une véritable joie, — il regarde Liette.

— Que vous êtes persuasif ! dit Mammy. Mais les Italiens sont naturellement éloquentes et subtils, n'est-ce pas ? L'héroïne d'un roman français disait de son mari italien : « Quand j'ai un reproche à lui faire, si je lui donne une minute pour réfléchir, une seule, il me prouvera que c'est moi qui ai tort et, sur le moment, j'ai la bêtise de le croire ! » Eh bien ! ajoute Mammy, moi, je crois que même cette minute est de trop...

— Je pense, Madame, explique Luigi, amusé, que l'on généralise trop. Si nous étions riches et puissants comme... comme...

— ... Les Anglais..., suggère Harry.

— ... Comme les Anglais, si vous voulez, concède Luigi, nous pourrions nous offrir le luxe d'être bêtes comme... comme...

— ... Les Anglais..., réitère Harry.

On rit, on proteste.

— ... Comme des Esquimaux, et nul n'y prendrait garde. Parce que la longue lutte, les difficultés de chaque jour, les problèmes toujours renaissants ont obligé notre peuple tout entier à aiguïser sa cervelle, nous sommes maintenant supposés par définition subtils et machiavéliques, et cela en un sens légèrement péjoratif. Naturellement, il ne manque pas, chez nous, les *happy few* qui ont acquis une certaine virtuosité de l'intelligence à découvrir assez rapidement les rapports, à associer et dissocier les idées, mais ceci est, comme partout, le fait de quelques-uns, d'une minorité, d'une élite. Plût au Ciel qu'il en soit ainsi de nous tous. En réalité, chère madame Chasseral, cette prétendue subtilité italienne est un cliché comme il y en a pour chaque peuple. Je ne sais combien d'Italiens ont eu la chance de vous approcher pour que vous puissiez les juger, mais, moi, par expérience, je me méfie des généralisations faciles. En réalité, si vous viviez quelques mois en Italie, vous y découvririez sans peine un peuple intelligent, sans doute, mais simple, clair et cordial...

— Je n'en doute pas, assure, empressée, la chère M^{me} Chasseral.

— Votre héroïne, d'autre part, continue Luigi, ne comprenait pas grand'chose à son mari. Était-elle Française? Non, n'est-ce pas? Américaine? Hum! La psychologie, jusqu'à présent, n'est pas leur fort, aux Américaines. Un mari italien peut paraître, et même être, autoritaire, tyrannique, mais cela dépend pour beaucoup de la femme. Une Française ne saurait en souffrir, si j'en juge par toutes celles qui ont épousé des Italiens et en sont heureuses. Qu'il aime sa femme, et c'est le cas neuf fois sur dix, et il n'est pas de meilleur mari que l'Italien. Qu'il l'estime de surcroît, et il n'en est pas de plus confiant. Voilà qui compte et ce que votre héroïne me paraît n'avoir guère compris. S'il n'aime pas sa femme ou ne l'aime plus, l'Italien encore reste-t-il un excellent mari, car il y a les enfants...

— Et s'il n'y en a pas? demande Mammy.

— Il y en a toujours!... Si, par malheur, il ne pouvait pas y en avoir, le reste est de bien peu d'intérêt. Voyons, madame Chasseral! Vous qui aviez trois enfants à vingt-cinq ans et auriez peut-être voulu en avoir d'autres, croyez-vous que si votre mari avait eu, par impossible, le mauvais goût de ne plus vous aimer, il n'aurait été quand même un bon mari?

Je ne sais rien des Italiens en général, mais Luigi est diplomate d'instinct. Il a précisément touché une corde qui, chez Mammy, répond toujours : les enfants! Et puis n'a-t-il

parlé que pour la chère M^{mo} Chasseral? Et n'a-t-il pas posé tout doucement une candidature?

• La belle journée s'achève.

Par le col d'Entre-deux-Mers où, dans le silence alpestre et l'air vif, tintent les clochettes des chèvres, nous descendons vers Bastia. Palmiers, lauriers-roses, cédratiers, eucalyptus bruissent à la brise tiède, dans le soir vermeil.

Nous nous taisons encore, mais autrement, il me semble, que ce matin, comme si la mélancolie du départ, l'inquiétude de l'absence, les regrets étaient en nous. « Vaste et terrible est le monde », dit le Lama au petit Kim. Nul ne l'a dit au petit Pim, mais il commence à le comprendre, lui que protégeaient trois tendresses. Il se tait, le petit Pim, parce que, demain, c'est le retour, et, dans le crépuscule, il sent déjà la nostalgie de cette île où trois cœurs étaient tout à lui, dont deux ne le seront jamais plus.

XVIII

Octobre 1931

Avec mon inséparable, mon vieux Jean, je foule presque chaque jour le gravier fatigué

de l'Exposition Coloniale. Il n'est pas un pavillon où nous n'ayons tout regardé, pas une vitrine que nous n'ayons vue. Nous mettons les bouchées doubles avec une ardeur quelque peu fébrile, car, aux premiers jours d'octobre, adieu Paris ! Lui, à l'École Navale de Brest, moi à New-York chez Wittingham Broth.

Nous savons, tous deux, que notre camaraderie est aussi une belle amitié qui se continuera. Nous en sommes si sûrs que nous n'éprouvons aucun besoin de mutuelles assurances. Nous ne nous oublierons pas, nous nous écrirons, nous savons que nous bousculerons les circonstances pour nous retrouver, autant que sa vie vagabonde de marin le permettra ; mais nous ne nous retrouverons jamais plus dans ma chambre encombrée de photographies, feuilletant des livres, nous passionnant aux arguments les plus divers, partageant l'ultime cigarette des jours de pénurie, détraquant scientifiquement l'appareil de T. S. F.

J'ai rangé soigneusement mon éléphant déformé, mes bateaux, mon meccano. J'y tenais, je ne sais pourquoi, mais je voulais quand même en faire cadeau à quelque enfant avant de partir. Mammy n'a rien dit pour m'approuver, elle toujours prête à donner, et j'ai compris. Mes livres ? Je les emporte, et mes albums de photographies aussi, qui me répètent notre vie à nous quatre, en France et à l'étranger, à la mer, à la montagne, sur les lacs.

Mammy apporte une carte postale de Suzy, qui va nous revenir de Capri, très peu résignée à ce que son cher Harry la quitte un mois pour ce voyage d'Amérique.

— Un mois ! c'est si peu ! Toi, tu me quittes pour combien de temps ? dit Mammy, le front contre mon épaule.

La maison a paru bien vide après le départ de Suzy. Il y a maintenant un tel ordre que l'on ne s'y reconnaît plus, et Mammy et Liette pensent que ce grand appartement serait intolérable sans nous deux.

Luigi est d'ailleurs tenace : les époux ont choisi Capri comme il l'avait suggéré, sans le dire. Maintenant, par ses soins, Mammy et Liette ont leurs chambres retenues pour l'hiver à une pension romaine tout près de Villa Borghese. Liette a délaissé Sénèque pour le dictionnaire italien, et Mammy s'efforce avec quelque succès à émuler ses progrès. Mammy sera bien moins triste dans cette ville qui lui plaît qu'elle ne le serait à Paris où son absence lui paraîtrait plus cruelle chaque fois « que nous aurions pu sortir ensemble ».

Tous deux, nous hantons les magasins. Sa tendresse se manifeste dans le choix de vêtements, de linge, de cravates. Je suis fou de joie en recevant, de Suzy et Harry, une valise épataante à mon chiffre, et de Mammy et Liette une malle, l'une et l'autre avec fermeture de sûreté, l'une et l'autre en vrai, en authentique

cuir. Les étiquettes de la Transat, que Mammy évite de regarder, y marquent déjà le paquebot : *Paris*, et la destination : New-York.

Harry et Suzy arrivent et nous comptons maintenant les jours.

La veille du départ, Harry nous a quittés pour aller chercher des cigarettes et nous nous sommes retrouvés seuls, nous quatre, comme jadis. Pendant quelques minutes, nous nous sommes crus d'une année en arrière. Le voyage en Corse n'avait pas eu lieu, Suzy n'était pas mariée, nous allions nous poursuivre de chambre en chambre ou nous disputer pour savoir qui de nous trois allait accompagner Mammy à quelque générale de ce soir-là. Mammy, qui nous cache autant qu'elle le peut son lourd tourment, ne résiste plus au chagrin qui la bouleverse : « Mes petits ! mes petits ! » Et elle nous serre tour à tour dans ses bras, qui ont été impuissants à nous garder. Comme elle me paraît soudain petite et frêle, et sa main une pauvre petite chose dans ma grosse patte qui a peur de lui faire mal ! Je songe à tout ce qui peut m'arriver, je me vois alité à New-York, et une peur puérile et sourde, la peur de la solitude et de la souffrance sans Mammy à côté de moi, me serre la gorge.

Je croyais être un homme, mais Mammy pleure contre moi et je me retrouve encore enfant, « horreur de Pim », qui demandait une place dans le petit coin pour s'y endormir, tan-

dis que la main de Mammy écrivait, inlassable, dans le cercle lumineux de la lampe.

Harry, de sa bonne voix cordiale, a fait sécher les larmes et ramené quelques sourires :

— Ah ! *mother, mother*, je vais vous gronder ! Alors je ne puis même plus aller acheter quelques cigarettes sans que vous vous désespériez de mon absence ? Vous allez réveiller la jalousie de Guy. D'ailleurs, je suis très inquiet à la pensée de vous savoir bientôt en Italie... Heureusement, Liette vous surveillera, car vous seriez capable de nous faire la surprise d'un beau-père de mon âge.

Harry a fini par nous faire rire. Idée cocasse que Mammy puisse aimer quelqu'un qui ne serait pas Suzy, Liette, moi, Harry !... et ce cinquième qui attend là-bas, à Rome !



Mammy, Suzy et Liette ont voulu nous accompagner au Havre. Harry trouvait cela pas raisonnable du tout, mais, fidèle à son principe de céder sur les petites choses pour avoir gain de cause dans les grandes, il a consenti à ce petit déplacement et nous voici tous réunis dans une grande cabine de luxe du *Paris* qui, tout à l'heure, va prendre le large.

Je suis étourdi d'avoir traversé le grand salon, le fumoir, la salle à manger où nous dînerons à la table du commandant, d'être dans

cette ravissante cabine qu'Harry partage avec moi fraternellement, vraie chambre à petite véranda vitrée qui domine la mer, et cabinet de toilette avec baignoire en marbre vert.

Notre vieil Harry n'est pas un nabab, mais il est chef et co-propriétaire d'une des plus grosses agences de tourisme américaines.

— Plus tard, me dit-il, ce sera à toi, Guy, que l'on offrira les cabines de luxe dans les plus beaux paquebots.

— Tu as bien tout ce qu'il te faut, chéri? Je crois n'avoir rien oublié, Pim. Les cravates du smoking sont dans la petite boîte en cuir bleu...

Oh! la petite voix déchirée de Mammy qui s'attarde à ces détails pendant que nous revenons vers la coupée et que Suzy embrasse Harry tout comme si dans un mois, même pas, dans trois semaines, elle n'allait pas le revoir.

— *Mother*, je vous promets que, dans deux jours, vous recevrez un radio.

— Harry, je vous confie Guy... Vous ferez attention, n'est-ce pas? Pas trop de cocktails..., qu'il soit bien raisonnable...

— Toi aussi, ajoute Suzy, laisse flirter Guy, mais, toi, tiens-toi tranquille, ou je me venge.

— Pim chéri, j'ai mis un petit paquet sous ton oreiller, tu l'ouvriras tout à l'heure...

Je voudrais dire à Mammy ma tendresse, mon chagrin, mon besoin d'elle, mais je ne trouve rien, je ne puis qu'embrasser ses joues

pâles, qui pâlisent encore à chaque coup de sirène. Une cloche tinte maintenant.

— Allons, vite, *mother*, ne soyez pas passagère clandestine... trois mois de prison, *mother*, allons, il faut descendre. Courage, *man*, dit-il très tendrement. *You see, Suzy, there is no good at all to come on board!*

Et, tout à coup, c'est fini. Je ne sens plus les lèvres chaudes de Mammy sur ma joue, la brusque caresse de Suzy, les petits baisers gentils de Liette. Je suis seul, à côté d'Harry, sur le pont, dans l'air froid du crépuscule, et il y a, sur le quai, trois silhouettes féminines, trois visages flous levés vers nous, trois êtres dont l'une est tout pour moi, celle à qui, enfant, je disais : « Je t'aime plus que tout !... » A qui je jurais de ne jamais la quitter, jamais, jamais...

Je me penche, je voudrais crier : « Mammy ! Mammy ! » Mais des jeunes filles américaines, à mon côté, rient, agitent les mains, et je crains de leur paraître un gamin.

Les bâtiments du port s'éloignent, les silhouettes s'estompent, disparaissent. Nous doublons le dernier môle, c'est la pleine mer et déjà la nuit.

— Guy, une tasse de thé pour réchauffer le moral et aussi l'estomac. Guy, je suis une pauvre petite chose toute triste de ne pas avoir la grande Suzy à côté de moi. Il faut me consoler. Allons ! *cheer up!* vieux garçon. Guy, connais-tu Tennyson ?

Je croyais que c'était un quelconque passager.

— Non, je ne connais pas Tennyson, ai-je répondu tristement.

— Bon poète, Tennyson. A écrit beaucoup de jolies choses, mais la meilleure est celle-ci :

*And may there be no sadness of farewell
When I embark...*

— Cela veut dire?

Et puisse n'y avoir la tristesse des adieux
Lorsque j'embarque...

— Comprends-tu, Guy? Je l'avais dit à la grande chère Suzy, mais cette *old girl* n'en veut faire qu'à sa tête... dans les petites choses!

Mammy a parlé d'un paquet sous mon oreiller.

— Un instant, Harry, je reviens...

Assis sur le lit, je défais le paquet. Dans son écrin, un beau bracelet-montre, puis, dans un cadre chevalet, un grand portrait. C'est Mammy, Mammy qui a posé pour moi seul, j'en suis sûr. Le visage penché me regarde intensément et les lèvres ébauchent un sourire, un pauvre sourire. En bas, et en travers, quelques lignes d'une écriture menue et qui a tremblé :

Tous les soirs, chéri, en te couchant, viens devant mon image et dis-moi : « Bonne nuit, Mammy. » Si tu as sommeil, si tes yeux se ferment, un seul regard suffira. Moi, je te regarderai toujours. Et tu

sentiras, mon enfant, se poser sur ton front, sur tes yeux, sur tes joues, tous les baisers que je ne peux plus te donner.

A travers mes larmes, ce visage que j'approche du mien s'anime et voudrait parler, ces yeux tendres et anxieux vivent et me disent une profonde, poignante détresse. Je sens que quelque chose de moi est fini, n'est plus.

Je me dis à moi-même, une dernière fois :
« Petit Pim ! »

Il n'y a plus entre moi et la vie ce rempart si fragile et si fort... Et un grand sanglot me couche sur l'oreiller.

Mammy, ma petite Mammy, Mammy chérie !

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,
ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

